

La Revue

Moderne

Montréal

Janvier 1959

20 cents



BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-SULPICE

Un roman sentimental d'Eve Paul Margueritte **POUR L'AM**

BIBLIOTHÈQUE ST SULPICE
1700 RUE ST DENIS
MONTREAL 18
JAN 60 R 8-314-150

Un air de 'maison modèle' ... grâce au linoléum Dominion

Le couvre-plancher mur-à-mur convenant à tous les budgets!

Sa surface lisse est rebelle aux égratignures et aux brûlures... et elle dure presque indéfiniment!

Pour nettoyer ce plancher, maman n'a pas besoin de se fatiguer. Taches de pâte à modeler, craie écrasée, marques de crayon gras — tout disparaît d'un coup de chiffon humide. Les égratignures? Comme tout linoléum Dominion, ce Marboléum y résiste admirablement. Mais, s'il lui arrivait d'en porter des traces (car avec les jouets... vous comprenez!), les motifs les rendraient pratiquement invisibles. Quant aux traces de brûlures légères, elles s'enlèvent complètement avec de la laine d'acier et du varsol. Son prix? Étonnamment raisonnable — et vous pouvez encore le réduire en posant vous-même votre linoléum Dominion. En outre, comme il est extraordinairement

résistant à l'usure, les frais de remplacement sont nuls. En plus de toutes ses qualités pratiques, le linoléum Dominion se prête admirablement à la réalisation des thèmes décoratifs les plus attrayants et les plus originaux — tels que ceux qui confèrent tant de charme aux "maisons modèles". L'illustration ci-dessous vous en donne un magnifique exemple.

Pour obtenir d'autres exemples, ainsi que des dépliants illustrés gratuits sur le choix des couleurs, la pose et l'entretien du linoléum, écrivez à: Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Ltd., Service de Décoration intérieure, 2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

Marboléum à la verge (motif M-85) sur le plancher et le dessus de bureau, avec cercles incrustés en Battleship (ivoire, orange, vert, jaune et bleu).



Quatre modèles, tous incrustés, vendus en tuiles et à la verge. Recherchez le nom sur l'envers de chacun.

MARBOLÉUM • JASPÉ DOMINION
HANDICRAFT • BATTLESHIP

Fabriqué dans le Québec
Par des ouvriers du Québec

LINOLÉUM DOMINION

Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Ltd. • Fabricants du linoléum Dominion, des tuiles de vinyle Dominion et autres produits connexes

Le new look pour le soir



8731

8802

8801

8781

Ces patrons sont des patrons imprimés Butterick. Si vous ne pouvez les obtenir au magasin, adressez directement votre commande à la Cie Butterick, Inc., 528, avenue Evans, Toronto 14, Canada.

8731 — Une version du trapèze en faille de soie... une rose mousseuse et de longs rubans soulignent la taille haute inspirée de l'Empire. Tailles 11-18 ans, 65 cents.

8802 — L'overblouse à son plus chic, interprété en somptueux satin broché et accentué de dents souples à l'encolure, au bas des manches et du corsage. Tailles 12-20, 50 cents.

8801 — Une double jupe transparente métamorphose un fourreau de crêpe classique en robe de petit soir. Petites manches à même, décolleté arrondi. Tailles 11 à 18, 65 cents.

8781 — De ravissants imprimés de soie jumeaux. Le fourreau d'imprimé de soie se reflète dans le flot de mousseline imprimée retenu au dos. Tailles 12-18, 65 cents.



PHOTOGRAPHIE: ARNOTT & ROGERS



LES DRAPS WABASSO*

**PLUS FRAIS! PLUS DURABLES!
EN BLANC OU EN TEINTES PASTEL**

A l'oeil, au toucher, à l'usage, vous constaterez vous-même que les draps et taies d'oreillers Wabasso sont les plus beaux, les plus doux et les plus durables que vous ayez jamais eus. Draps BLANCS de toutes les tailles standard dans les qualités HOSTESS PERCALE, ANNIVERSARY, FAMILY et DEPENDABLE. Draps de teintés PASTEL — vert Surf, bleu Mist, rose Charm et jaune citron — dans les qualités HOSTESS PERCALE (pour lits jumeaux, doubles et super-doubles) et FAMILY (pour lits jumeaux et doubles). Taies d'oreillers assorties à tous les draps.

*Fabricants du célèbre
drap "Anniversaire"
garanti pour 7 ans

FABRIQUÉS AU CANADA PAR
**THE WABASSO
COTTON COMPANY
LIMITED**
Trois-Rivières, P.Q.



La Petite Poste

CONDITIONS: 1—\$2.50 par annonce de 20 mots au maximum. 2—Chaque annonce doit être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3—La direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces au de les modifier au besoin. Les changements seront faits de façon à respecter le sens de l'annonce. Nous retournons l'argent lorsque les annonces ne sont pas publiées. 4—Chaque lettre adressée à un annonceur doit être accompagnée de 25 cents.

"Michelle". — Veuve seule, instruite, distinguée, possédant coquet loyer et revenus, cherche correspondant veuf, 50-60 ans, ayant mêmes qualités. But sérieux.

Dernier atout. — Veuve, 50 ans, recherche correspondant compréhensif. But: l'avenir le dira.

"Monsieur X". — Désire correspondantes, demoiselles ou veuves, 38-48 ans. Possède bonne situation, auto et camp d'été. Réponse assurée.

Pauline. — 30 ans, active, instruite, distinguée, désire correspondre avec célibataire dans la trentaine, catholique, sobre, ayant bonne instruction et éducation.

"Lou-Lou L. — Veuve seule sans enfant, distinguée, honnête, aimerait correspondre avec veuls ou célibataires, de 40-60 ans, loyal et honnête.

Monsieur Jean. — Célibataire, bonne éducation, situation lucrative, désirant correspondre avec Montréalaise, de 30 à 40 ans, distinguée. Possibilité but sérieux.

Madame R. D. — Veuve, 58 ans, bonne apparence, libre, seule, aimerait correspondre à peu près même âge. But: mariage.

Qui sait! — Célibataire catholique, 50 ans, distinguée, possédant revenus, désire correspondant célibataires ou veuls, catholiques, situation convenable. But sérieux.

Huguette. — Veuve sans enfant, aimant tranquillité, vie familiale, gaieté, musique, invite correspondants dans la quarantaine, sobres, catholiques, réservés.

Janou. — Jolie, honnête, catholique et seule, aimerait connaître veuls ou célibataires, 25-35 ans, qualités identiques et bonne situation. But sérieux.

Danielle. — Veuve sans enfant, 42 ans, élégante, instruite, possédant bon chez-soi, désire correspondants 42-50 ans, bons et de bonne éducation.

Californie. — Architecte européen, 37, raffiné, belle éducation, désire correspondante canadienne-française ou française, 25-29, intellectuelle, distinguée, jolie. But: mariage. Photo.

"Pic-Bois". — Jeune célibataire sérieux, distingué, sobre, bonne situation, désire correspondre avec jeune fille, 20-23, distinguée, réservée, honnête, belle apparence.

Gi-Gi — Montréalaise, célibataire, distinguée, 21 ans, désire correspondants de 23 à 28 ans, sérieux, sobres et catholiques. Photo appréciée.

Monique. — Montréalaise, célibataire, distinguée, blonde, yeux bleus, 18 ans, désire correspondants 21-26 ans, sobres, distingués, catholiques. Photo appréciée.

"Sait-on-jamais?". — Garde-malade désire correspondre avec célibataire de 30-38 ans, catholique, sérieux et sobre.

Prière d'adresser toute correspondance à La Revue Moderne, 225 est, rue Roy, Montréal 18.

La Revue Moderne

MONTRÉAL, JANVIER 1959
Vol. 40, no 9



HON. HECTOR AUTHIER: président
LEO CADIEUX: directeur-général
R.-J. BROWN: vice-président
JEAN LE MOYNE: rédacteur en chef
GERTRUDE LE MOYNE: secrétaire de la rédaction

Sommaire

Roman
Pour l'amour d'Ariane
Eve Paul Marguerite 7

Nouvelle
L'aimable hôtelier
Claude Langel 12

Articles
Confidentiellement
Michelle Tisseyre 8
La traverse de "par en bas"
Camille Pagreau 10
Si Goliath tuait David
Léon Franque 11
La "survivance" ... mythe ou
réalité?
Claire Dutrisac 18
"Si tu veux..."
George Day 27

Chroniques féminines
Le new look pour le soir 3
Brocart ou dentelle de laine 16
Faits de vos mains 19
Comment réussir les coiffures
nouvelles
Rachel Dauray 20
Pour apprêter le porc
Hélène Gondeau 22
Bonnet de tricot 24
Trois dans un
Raymonde Saint-Georges 25
Léger chandail à rayures 26
Diaphane *Louise Martin* 28

Chroniques mensuelles
Petite poste 5
Mots croisés 30

Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible, mais avec la restriction qu'ils restent aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. LA REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits.

TARIF DE L'ABONNEMENT: Canada: un an \$1.50 — 2 ans \$2.00 — 3 ans \$3.00 — Etats-Unis et étranger: un an \$2.00. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque certifié à La Revue Moderne, 225 est, rue Roy, Montréal, Canada.

LA REVUE MODERNE est membre de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada. Autorisée comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

LA REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Inc., à ses bureaux, 225 est, rue Roy, à Montréal — VI, 9-9213 et est imprimée par Pierre Des Marais, imprimeur, 225 est, rue Roy à Montréal — AV, 8-5191 — Directeur de la publicité: R.-J. Brown, Bureau de Toronto, 1395 Yonge Street, Toronto, Ont. Tél.: WALnut 4-6641-6642.

Imprimé au Canada.



Aidez votre famille à passer l'hiver en bonne santé

IL FAUT AVOUER qu'on ne connaît pas de méthode sûre d'éviter les rhumes et les autres troubles respiratoires durant la saison froide. Mais il y a certaines précautions que vous pouvez prendre dès maintenant et qui vous aideront à passer l'hiver en meilleure santé — et à jouir de ces journées tonifiantes que l'hiver ne manque jamais de nous apporter.

Tenez-vous en excellent état physique. Si vous n'avez pas subi d'examen médical depuis un an, vous devriez rendre visite à votre médecin dès maintenant. Si vous êtes surtout prédisposé aux rhumes, il pourra peut-être vous donner des conseils qui vous aideront à les éviter.

Veillez à ce que votre régime alimentaire soit bien équilibré. Les aliments fournissent le combustible nécessaire pour assurer la chaleur et l'énergie... et votre alimentation détermine si vous serez porté à attraper le rhume et si vous pourrez recouvrer la santé promptement après une maladie. Si vos repas — y compris un bon déjeuner — se composent d'une grande variété d'aliments, vous pouvez être certain d'obtenir toutes les substances nutritives dont vous avez besoin.

Réservez-vous de longues périodes de repos et de sommeil. La fatigue peut diminuer votre résistance aux maladies des voies respiratoires. Le repos, le sommeil, la détente peuvent vous aider à éviter cette "sensation d'épuisement" dont bon nombre de gens se plaignent au cours de l'hiver.

Ne vous tenez pas trop avec les gens qui ont des rhumes, vu qu'on peut facilement attraper des germes des personnes atteintes d'une maladie des voies respiratoires. Efforcez-vous surtout d'éloigner vos enfants des gens qui toussent ou qui éternuent sans prendre de précaution.

Évitez les courants d'air et les refroidissements... et choisissez toujours les vêtements qui conviennent au temps qu'il fait.

Protégez votre santé, en suivant ces conseils, et il est tout probable que votre résistance aux rhumes, aux infections de virus et à la pneumonie sera augmentée. Si vous êtes atteint de l'une de ces maladies, vos chances de combattre cette infection et de recouvrer la santé promptement seront plus grandes.

Rappelez-vous que ce sont les autres infections qui peuvent suivre le rhume banal qui en constituent le plus grand danger. Donc, si votre rhume est accompagné d'une fièvre, d'une toux persistante, de douleurs à la poitrine, au visage ou aux oreilles, appelez promptement votre médecin.

Afin de vous aider à éviter les infections des voies respiratoires et à vous bien porter tout au cours de la saison d'hiver et durant toute l'année, la Metropolitan met à votre disposition une brochure intitulée "Veillez sur votre santé." Découpez et postez le coupon ci-dessous pour obtenir votre exemplaire de la brochure, qui vous sera envoyé gratuitement.

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
Siège Social: New-York
Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Co.,
Direction Générale au Canada,
(Dépt. H.W.) Ottawa 4, Canada.

Veillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure intitulée "Veillez sur votre santé," 19-R.

Nom
Rue
Ville Prév.

Ses épargnes
figurent dans
notre
rapport
annuel...



et aident à financer la
construction de maisons...

A peine cinquante cents par semaine... et pourtant, les dépôts réguliers de cette jeune demoiselle à l'un de nos guichets d'écoliers en font une "bonne cliente" de "MA BANQUE".

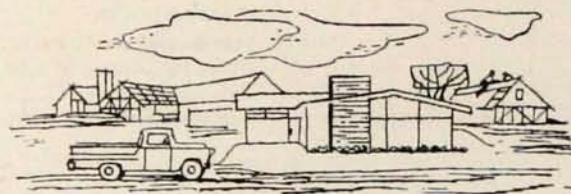
Elle fait partie du groupe de plus de deux millions de Canadiens qui épargnent à la B de M. Leurs dépôts s'expriment en milliards de dollars. En effet, à la fin de l'exercice courant, soit le 31 octobre, ces dépôts s'élevaient à \$3,038,349,556.

La part de cette petite dans "les dépôts" de la B de M joue un rôle important.

Avec les dépôts des autres épargnants, elle sert à financer la construction d'habitations, l'achat de tracteurs, la coupe du bois — et à mille et une autres fins utiles.

De quelle façon?

Avec les dépôts de ses épargnants, la B de M fait des centaines de milliers de prêts à des entreprises com-



merciales et industrielles de toutes sortes... aux cultivateurs, aux pêcheurs, aux exploitants de puits de pétrole, de mines et de forêts, aux éleveurs... à des particuliers de toutes les sphères de la vie... ainsi qu'aux gouvernements provinciaux et municipaux, et aux commissions scolaires. Les prêts de la B de M s'élèvent présentement à \$1,416,518,876.

Ainsi, lorsque vous épargnez à la B de M, non seulement votre argent est-il en lieu sûr et vous rapporte-t-il des intérêts, mais il représente également pour vous un placement sûr dans l'essor économique présent et futur de notre pays.

De plus, que ce soit pour épargner ou pour emprunter, vous aimerez faire affaires à la B de M. Pourquoi ne pas y entrer la prochaine fois que vous vous trouverez dans le voisinage?

BANQUE DE MONTRÉAL
La Première Banque au Canada

RESSOURCES: \$3,277,788,554

"MA BANQUE"
POUR 2 MILLIONS DE CANADIENS
B de M

Pour l'amour d'Ariane

par Eve Paul Margueritte

Il peut exister entre deux êtres des différences que l'amour le plus généreux, le plus passionné, ne comblera pas. Ariane et Hervé sauront-ils s'en rendre compte à temps ?



"Non, non", dit-elle, "ne me touchez pas." Hervé blêmit.

NE t'inquiète pas, chère petite Ariane, tout ira bien. Ferdinand Croizeux était un de mes meilleurs amis et son fils, Hervé, est un parfait homme du monde. Et puisque tu es orpheline, pauvre petite, et forcée de gagner ta vie, à dix-huit ans, tu ne pouvais espérer un meilleur début, ni un travail plus intéressant que celui que tu vas entreprendre dans sa grande maison d'éditions.

— Vous croyez, marraine ?

La jolie vieille dame, au visage spirituel, sous ses cheveux blancs eut un fin sourire.

— J'en suis sûre, dit-elle. Ta vue seule attendrait un ogre.

Elle détailla la taille élancée de sa filleule dans la stricte robe de lainage noir (Ariane était grande et bien faite),

le pur ovale, encadré de boucles châtaines, le teint éblouissant, les dents très blanches, entre les lèvres rouges et des yeux bleu-gris, d'un éclat doux qui s'illuminaient quand elle s'animait.

« Comment Hervé Croizeux ne serait-il pas sensible à tant de charme, de beauté et de distinction », songea-t-elle, si endurci soit-il par les affaires et le souci d'une grande imprimerie à diriger ?

Elle reprit, à voix haute :

— La mort de sa femme qu'il adorait, une délicieuse créature fragile, l'a terriblement affecté.

— Je le plains !

— Tu sais ce que c'est, pauvre chérie, de perdre ceux qu'on aime...

— Oui. Mais, grâce à vous, marraine, j'ai retrouvé une famille et un foyer.

— C'est moi qui ai été heureuse de t'accueillir, dans mon grand appartement

où je me sens bien seule depuis le départ au Maroc, de mon fils, de ma bru et de mes petits enfants. Ma petite Ariane, je ne veux pas te bousculer, mais il vaut mieux que tu sois exacte le premier jour.

La jeune fille se leva, enfila rapidement son manteau d'opossum gris, embrassa, avec effusion, sa marraine.

— A ce soir, petite, la journée me paraîtra longue. Mais je suis contente qu'Hervé ait convenu de te garder pour le déjeuner. Le trajet est long de Passy à Vincennes.

Ariane prit le métro au Trocadéro. Puis elle s'absorba dans la lecture d'un traité sur l'imprimerie.

« L'Empire de la Chine », lut-elle, « dispute à l'Europe la gloire de l'invention de l'imprimerie, si nous voulons croire Anacharsis de Scythie qui rapporte qu'étant à la Chine, environ l'an du

monde trois mil quatre cents ans avant Jésus-Christ, fut surpris de trouver en cette cour, trois choses en usage très utile, savoir : la boussole, la poudre à canon et l'art d'imprimer leurs livres avec des caractères qu'il rangeaient et en formaient des planches à leur volonté et de toutes grandeurs, sur lesquelles ils appliquaient de l'encre, et mettaient le papier dessus qui était fait d'écorce de bambou bien broyée et imprimaient avec une presse. Faust, considérant que malgré ses soins, les caractères de ses planches étaient tout à fait irréguliers et remplis de fautes impossibles à corriger, chercha de nouveaux moyens ».

Un peu plus, elle oubliait de changer à la République !

Elle descendit à la Porte Dorée, et par l'Avenue Daumesnil, gagna l'Avenue Alphand.

Devant la haute façade noirâtre de l'imprimerie, où le nom de Croizeux se détachait en lettres dorées sur marbre noir, son trac la reprit.

Franchie la haute grille de fer forgé vitrée, elle pénétra sous le porche et s'enquit auprès du concierge, un vieil homme manchot et médaillé :

— M. Hervé Croizeux, s'il vous plaît ?

— L'escalier au fond du hall des linotypes, premier à gauche.

Elle traversa la salle où flottait une odeur d'encre, où les linotypes, ces machines d'aspect presque humain, frappaient le papier dans un bruit métallique.

Des ouvriers, en « bleus », manoeuvraient ces machines. Au-delà, s'ouvraient les salles de composition et de brochage.

Ariane se sentit poursuivie par la curiosité de certains regards. Elle passa très vite. D'une salle voisine, provenaient les coups de piston des rotatives. Elle aperçut l'entrepôt où s'amoncelaient des tonnes de papier en paquets, en rouleaux qui dégageaient une odeur particulière.

Elle monta au premier et vit, gravé sur une plaque de cuivre, le mot « Direction ». Elle frappa, le cœur battant, contre la porte d'acajou vernissé où son image se reflétait en pied.

— Entrez ! cria une voix forte qui lui fit vibrer les nerfs.

Elle pénétra dans une vaste pièce meublée de façon très moderne, de profonds fauteuils de cuir fauve, de fichiers, de cartonniers. Un tapis beige couvrait le plancher.

Dans son trouble, elle ne distingua pas tout d'abord le maître du lieu.

Assis sur un fauteuil à pivot, devant un bureau de ministre, encombré d'épreuves d'imprimerie, d'échantillons de papier, de clichés de photogravures, de feuillets couverts de chiffres et d'une fine écriture, Hervé Croizeux se leva pour l'accueillir. C'était un homme grand et fort, avec une large carrure d'épaules,

(Suite en page 13)

CONFIDENTIELLEMENT



PAR

Michelle Tisseyre

L'automne aura attiré une foule de grandes vedettes à Montréal. Le Festival du Film nous aura fait connaître des personnalités telles qu'Arletty, Dany Robin, Daniel Gélin, François Perrier, Jacques Tati et René Clair. A la scène nous aurons pu apprécier de grandes compagnies parisiennes: le TNP de nouveau, le Vieux-Colombier pour la première fois chez nous. Au Music-Hall enfin, on a pu applaudir des super-vedettes comme Line Renaud, Jacqueline François et Luis Mariano. Montréal

revêt de plus en plus un caractère cosmopolite.

La vedette que j'étais peut-être le plus curieuse de rencontrer, c'était sans contredit notre grand rival du dimanche soir, à nous du réseau français de télévision, c'est-à-dire M. Ed Sullivan.

Je l'ai rencontré dans des circonstances qui interdisaient toute possibilité de tête-à-tête. Et pourtant, mon équipe technique m'accompagnait et je devais ce mardi soir filmer l'entrevue promise à mes téléspectateurs pour le Rendez-Vous

du jeudi — puisque Sullivan partait le lendemain pour l'Alaska.

Nous nous trouvâmes être quelque cent cinquante personnes, réunies dans un salon d'hôtel à peine assez grand pour nous contenir, à attendre l'arrivée de Sullivan.

Il entra. Tout le monde se précipita sur lui — journalistes, reporters de la radio et de la TV, photographes, caméramen. Je jetai à mon réalisateur un regard qui voulait dire: "Je crois bien que c'est loupé!"

On nous présenta tout de même.

— M'accorderiez-vous une interview? lui demandai-je alors que déjà dix paires de bras l'entraînaient dans un autre coin de la pièce.

— Vous avez ma parole, réussit-il à souffler, avant d'être happé par le reflux humain.

Ah! ces conférences de presse...

Autour de moi, on s'inquiétait. Amis et journalistes étaient impatients d'assister à cette conversation. Et elle semblait de plus en plus aléatoire.

Moi, je n'étais pas vraiment inquiète. A vrai dire, j'étais sûre que "Ed" tiendrait parole.

Il a, voyez-vous, une personnalité qui donne confiance. Tout de suite. Dès le premier abord.

Elle est faite d'un manque total de prétention. Ed Sullivan, malgré sa célébrité, n'est aucunement différent de n'importe lequel des amis que l'on reçoit couramment chez soi. En somme, il donne l'impression d'un homme bien élevé. Il vous parle avec gentillesse, avec même une certaine déférence. Il n'a rien de la "star". On ne le situerait ni par ses manières discrètes, ni par la simplicité de son habillement, dans le monde du "show business" américain, assez voyant, on le sait.

La personnalité de Sullivan est faite aussi de beaucoup de chaleur et d'humour. A mon sens, la TV ne lui rend pas justice. Ce "visage de pierre" qu'il présente à l'écran (Old Stoneface, comme on l'a surnommé) n'est pas son vrai visage. Les traits sont les mêmes, bien sûr: l'expression ne l'est pas. Peut-être la froideur que lui confère l'écran est-elle due au noir et blanc. Ed a des yeux, très, très bleus, de vrais yeux d'Irlandais... et qui a jamais vu un Irlandais aux yeux bleus qui avait l'air froid? Point n'est besoin de rappeler ici notre interview. Beaucoup d'entre vous l'ont

vue à la TV, j'en suis sûre. J'espère que vous aurez comme moi, découvert, à mesure qu'elle se déroulait, la gentillesse d'Ed Sullivan. Pour ma part, je l'ai trouvé, je l'avoue, follement sympathique.

Au journaliste qui, à la suite de l'interview de Sullivan demanda dans sa chronique: "Quand cesserons-nous de voir ces pénibles interviews bilingues?" je réponds: "Quand les vedettes anglo-saxonnes qui nous visiteront sauront parler le français."

Et à vous chers lecteurs, je demande: Dans le cas d'une vedette de l'importance de Sullivan — et qui ne parle pas le français, bien entendu — trouvez-vous que je devrais omettre de vous le faire connaître en ne l'invitant tout simplement pas à mon Rendez-Vous du jeudi soir, ou approuvez-vous la pratique de le laisser s'exprimer dans sa langue en traduisant les grandes lignes de sa pensée? Ecrivez-moi sur ce sujet. Votre opinion m'est précieuse.

Extrêmement sympathique la grande fantaisiste française, Line Renaud, et son mari, le compositeur à succès Louis Gasté (*Ma p'tite folie, Nuova Sera*, etc.).

Sympathique Line, parce que, lorsqu'on lui demande quel a été l'événement le plus important de sa carrière, elle vous répond: "De rencontrer mon mari. C'est lui qui m'a appris le métier. Sans lui je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui." C'est-à-dire l'une des trois ou quatre chanteuses les plus populaires en France et à l'étranger actuellement.

N'est-ce pas que cette attitude est sympathique? Il y a tant de vedettes qui... Passons.

Line, comme Ed Sullivan, est très simple, très humaine. Elle a aussi des yeux bleus, bleus, bleus. Et rieurs.

Quant au métier, Line est une véritable dynamo. Je ne connais qu'un autre artiste qui se donne aussi totalement durant son numéro et c'est... tenez-vous bien, vous ne vous y attendez pas... Louis Armstrong. Très différents à tous les points de vue, Line et Louis ont le même degré de sincérité devant leur métier. Et le même respect du public.

A Louis Gasté, j'ai demandé: — Que conseillerez-vous à une chanteuse qui débute?



Ed Sullivan tient parole à Michelle Tisseyre.



Line Renaud: célèbre, toujours simple et charmante.



Mme Claire St-Martin, gagnante du Prix du roman.

Il m'a répondu :

— Je lui dirais, imagine-toi que tu eng... quelqu'un. Alors tu donneras ta pleine mesure.

Aussi simple que cela !

Je lui ai aussi demandé quelle était d'après lui la preuve la plus sûre de la popularité d'un artiste.

— Quand le public se met à l'appeler par son prénom, m'a-t-il dit.

Exemple : "Maurice" (qui ne sait pas qu'il s'agit de Chevalier ?).

Et nous pourrions ajouter "Line".

* * *

Le régime d'Aglaé :

Le premier jour : on ne mange que des oeufs durs.

Le deuxième jour : que des pommes.

Le troisième jour : que du steak et de la salade vinaigrée.

Le quatrième jour : on recommence.

Aglaé poursuit ce régime sept jours de file, et durant ce temps elle perd... sept livres.

On se demande d'ailleurs d'où lui vient ce souci. Elle a une si jolie taille !

* * *

Au sujet d'Aglaé, j'ai trouvé qu'elle avait interprété d'une manière *incomparable* la composition de son mari, *Je l'aime*, lors de son apparition à Music-Hall.

Pas de grands effets. Pas de minauderies. Une grande sincérité.

* * *

Gérard Philippe, dont je n'ai entendu que des éloges du public pour son numéro de Music-Hall, était fatigué ce jour-là.

Arrivé le jour même de New-York où il jouait avec le TNP, il y retournait le soir même (de fait on le retint jusqu'au surlendemain pour des questions de visa, lui qui n'avait même pas apporté sa brosse à dents... Ce délai était pour le moins inattendu.)

J'ai craint de l'ennuyer. Aussi me suis-je abstenue de lui dire, comme j'aurais aimé le faire, la part qu'il a jouée dans mon plus beau souvenir de théâtre.

C'était en juillet, un soir de pleine lune, à Paris.

Le TNP jouait *Le Cid*, de Corneille, dans la cour de l'Hôtel de Soubise.

La nuit était chaude. Au haut du mur d'enceinte, les mansardes du Marais, le plus vieux quartier de Paris, s'ouvraient. Dans la lumière rose, bleue, or, les gens s'accouaiaient aux fenêtres. Et écoutaient la tragi-comédie du grand Corneille.

Pour nous, spectateurs qui entourions le tréteau nu dressé devant la façade du vieil hôtel, ni le temps ni l'espace n'existaient plus. Seuls vivaient et palpitaient ces personnages issus de l'ombre et qui,

leur chagrin vécu, leurs batailles gagnées, s'y replongeaient.

Et ces oriflammes, vraie voix du passé, dont la soie claquait au vent.

C'est de tout cela que je me suis souvenu sous les réflecteurs d'un studio de télévision, par un soir d'automne, alors qu'au Music-Hall, Gérard Philippe faisait le sublime récit de la bataille du Cid.

Combien d'autres spectateurs, ayant vu jouer le Cid en plein air par le TNP, n'ont-ils pas eu envie de décrire à Gérard Philippe l'expérience qu'il leur avait fait vivre.

Se sont tus comme moi.

Eussent été peut-être incompris...

* * *

Raymond Jérôme, le metteur en scène de *Britannicus*, de Racine, que présenta cet automne le Vieux-Colombier, et l'interprète du rôle de Narcisse, adore, lui, parler de son métier.

C'est, dit-on, le plus brillant des jeunes metteurs en scène parisiens.

Il a, par exemple, fait la mise en scène de *Look Back in Anger*, la pièce du jeune dramaturge anglais Osborne qui, par sa révolte contre l'état actuel de la société a fait tant parler de lui. Raymond Jérôme avait fait les décors de cette pièce. Et en rentrant à Paris, après la tournée américaine du Vieux-Colombier, il dirigera l'adaptation scénique du livre de Michel de Saint-Pierre, *Les écrivains*.

J'ai demandé à Raymond Jérôme de me livrer le mot-clé de la mise en scène.

— C'est, m'a-t-il répondu, le rythme. La mise en scène est à vrai dire une lutte contre le temps mort.

C'est, si je comprends bien ce temps mort que l'on pourrait traduire par un moment d'ennui chez le spectateur, qu'il faut éviter à tout prix.

Il me donne des exemples. On allégera un monologue qui pourrait devenir monotone, en attirant l'attention du spectateur non pas sur le récitant, mais sur l'objet du récit : le récitant entrera dans l'ombre alors que la personne dont il parle sera mise en lumière.

Dans *Les écrivains* une lettre qui était lue par l'un des personnages du roman, se transforme au théâtre en scène dialoguée.

J'ai personnellement beaucoup aimé l'atmosphère de complicité inquiète que Raymond Jérôme a su créer pour le *Britannicus* de Racine. "Ce n'est pas", m'avait-il dit lors de notre rencontre, "une tragédie parlée et ouverte comme l'est, par exemple *Bérénice*. Les pens se chuchotent des secrets à l'oreille, ils ont peur d'être surpris, entendus, ils se sentent épiés..."

C'est bien l'impression que l'on ressentait en voyant la pièce telle que l'a montée Jérôme pour le Vieux-Colombier. Impression qui, à mon humble avis, eût été plus forte si Mme Marguerite Jamois ne s'était pas, elle, tenue en dehors, si l'on peut dire, de la consigne générale. Mme Jamois dit admirablement l'alexandrin, nul ne saurait le nier, mais, à mon sens toujours, son ton déclamatoire, si différent du naturel des autres comédiens, retirait quelque chose à l'ambiance que le metteur en scène avait voulu établir.

En parlant avec Raymond Jérôme, l'on se rendait compte encore une fois de l'importance du metteur en scène au théâtre.

* * *

Réponse à une question inattendue :

Le sang que l'on se procure par la Croix-Rouge pour les transfusions est

donné *absolument gratuitement*. Les hôpitaux qui font payer les transfusions sont ceux qui n'ont pas encore jugé bon de faire profiter leurs patients des services bénévoles de la Croix-Rouge.

Réponse à une question au sujet du facteur RH négatif :

Les enfants qui ont dû à la naissance recevoir une transfusion d'échange, ne souffrent d'aucune suite de la maladie, une fois la transfusion réussie. Ce sont des enfants tout à fait normaux.

* * *

Pour la première fois en dix ans d'existence, le Prix du Cercle du Livre de France est gagné par une femme, Mme Claire Martin.

Il y a dix ans, il avait été refusé à une femme, Mme Françoise Loranger.

Belle revanche.

La gagnante débute dans les lettres par un recueil de nouvelles, *Avec ou sans amour*, écrit dans un style sensible, accessible.

Ses sujets appartiennent à la vie de tous les jours — la femme frustrée, la femme de quarante ans qui se fait suivre dans la rue par un petit jeune homme, la femme jalouse, un gant perdu... Souvent les personnages seraient méprisables ou ridicules, n'était l'amour que leur porte l'auteur, et qui change en quelque sorte l'éclairage dans lequel ils nous apparaissent.

Claire Martin, gagnante par des nouvelles du Prix du Roman, écrira-t-elle maintenant un ouvrage de longue haleine ?

C'est à souhaiter, car elle sait faire vivre ses personnages. Et c'est bien là, si j'en crois les spécialistes, la qualité primordiale de la romancière.

(Suite en page 20)



Gérard Philippe



Raymond Jérôme



M. Maurice Dumoncel

La TRAVERSE de "PAR EN BAS"

par Camille Pacreau

Les voyageurs ordinaires ne trouvent rien de particulier à la traversée du Saguenay, à Tadoussac, mais les marins, depuis Champlain, savent respecter ses sournoises difficultés.

TRAVERSE banale pour beaucoup; impatience pour les uns de se trouver casés dans un coin comme un vulgaire usager d'un service public, répit pour d'autres, occasion de lier connaissance avec les voisins tout en jetant un coup d'oeil distrait à ce fameux Saguenay dont on parle tant et qui justement, ce jour-là, se voile de brume. Étonnement de trouver un véritable bras de mer là où on s'attendait tout au plus à une large rivière, et, si c'est le soir, de voir là-haut, en plein ciel, les feux rouges des grands pylônes qui veillent sur la Côte.

Nous sommes à bord du "Jacques-Cartier" ou du "Sorélois", les vaillants petits bateaux qui, jusqu'à il y a quelque temps, étaient l'un des chaînons de la longue route solitaire qui s'en va à Baie-Comeau et bientôt aux Sept-Iles. Nous avons laissé le quai grouillant de voitures de la Baie Ste-Catherine; là, parmi les lourds camions à double pont arrière, l'on a senti vraiment battre le poulx de la Côte. Et il bat de plus en plus fort; c'est une ruée vers les "ailleurs", des ailleurs qui, hier encore, n'existaient même pas sur la carte. On se rue vers des villes encore sans nom; d'autres s'en vont simplement voir, à l'aventure, attirés par tous ces coins aux noms étranges: Tadoussac au passé mystérieux, les Escoumains et ses lacs poissonneux; la Baie des Bacons, la Pointe à Boisvert, Rivière Laval, Forestville et les grands brûlés, Bersimis, là où commencent les files interminables des grands pylônes aux 300-000 volts, et plus loin encore!

Mais voici que s'étale là-bas l'humble village de St-Firmin de la Baie Catherine. Est-ce pour vous le faire admirer que le capitaine amorce ce grand détour au lieu de se coller à la côte et de doubler la Pointe Noire au plus vite? Non, c'est pour votre sécurité, car le Saguenay est un bras de mer et là-bas il y a Port-Alfred où vont les grands cargos, les charbonniers, même les pétroliers, sans compter les barges chargées de bois de la "Consol". Savez-vous s'il n'y en a pas un, là, au ras de la pointe, faisant pleine vitesse avant vers le chenal d'entrée, le bateau-phare bien en vue, là-bas, au large. Comme il vaut mieux le voir de loin, les règlements maritimes prescrivent ce détour. Et, braves gens, non, vous ne savez pas, vous n'avez pas erré là-bas, aux rochers de l'Islet — nous les verrons tout à l'heure à tribord — vous n'avez pas vu, en plein baissant et longtemps encore au montant, se ruer les eaux du Saguenay au milieu des tourbillons, toutes d'un seul

mouvement à six noeuds et plus. Alors les goélettes attendent le plein montant si elles ne veulent pas peiner sur place; seuls les hors-bord puissants peuvent vaincre cet élan. Songez alors à la dérive qui emporte le traversier allant par le travers. Et là encore il faut relire Champlain qui, lui, la connaissait, et à fond, l'entrée du Saguenay avec ses fameuses marées qui, selon sa propre expression "portent hors, bien qu'il y aye les deux-tiers de plaine mer". C'est donc bien ce que nous disions plus haut. Goûtez surtout la savoureuse expression "portent hors" qui est si vraie, à tel point qu'au large, si vous êtes le moins attentif, vous verrez le changement de teinte, l'eau passant subitement du clair au sombre: vous naviguez alors dans les eaux qui ont été "portées hors" et avec quelle force, une force telle qu'elle persiste aux deux-tiers du montant; c'est ainsi qu'il faut comprendre l'expression "plaine mer".

Ailleurs, Champlain nous parle "d'un courant d'eau et marée fort étrange pour sa vitesse et profondeur où quelquefois il vient des vents impétueux à cause de la froidure qu'ils amènent avec eux". Encore une fois, toutes les étranges particularités de cette embouchure sont là, dûment remarquées par Champlain. En effet la poussée des courants de marée ne se fait pas sentir seulement en surface mais aussi en profondeur. Les scaphandriers qui firent les sondages préliminaires, lors du fonçage des caissons au nouveau quai de l'Anse au Portage, se sentaient constamment entraînés malgré le poids de leur équipement. C'est un torrent profond qui jette au fleuve les eaux puissantes de tout un immense bassin. Songez à la Péribonka qui vient des profondeurs du Grand Nord.

Champlain savait aussi que ces eaux étaient profondes, jusqu'à 900 pieds en deux endroits: à la Pointe à la Croix dans le bas Saguenay et au large du Cap Trinité; il pouvait donc parler de la "profondité"; là où vous naviguez, elles descendent à 600 pieds, des soixante-dix pieds qu'elles étaient là-bas au large entre les Battures aux Vaches et celles aux Alouettes. Là en effet, c'est le "verrou" particulier à tous les fjords, là où le glacier, flottant enfin sur les eaux de la mer, n'a pu creuser. C'est pourquoi, ne vous étonnez pas, à la belle saison, de voir surgir ce monstre qu'est le gibard, un cétacé de la famille des orques, qui toujours hante les eaux profondes.

Mais Champlain n'a pas oublié le vent, le terrible Noroît qui semble concentrer toute sa force en ce coin de pays, contenu

qu'il a été dans sa course par les caps de 1000 à 1500 pieds qui bordent le Saguenay. Lui aussi il "porte hors" et avec quelle violence, certains jours d'automne et d'hiver. Tous les vieux navigateurs du Saguenay vous parleront des "squalls" qui s'élèvent subitement, surtout après les journées interminables de brume: c'est "le réparement de temps" auquel rien ne résiste, tant il est brusque. C'est lui qui fait voler le sable au Désert du Moulin-Baude et dans les hautes sablières qui dominent le village.

Alors les vagues déferlent sur les rochers de l'Islet et à l'avant du traversier faisant route dans la tourmente, déjà aux prises avec le baissant que la tempête harcèle et rend sauvage.

Mais tout ceci n'est rien, car il y a les glaces, les dures glaces d'hiver. Il est vrai que là le Noroît joue le bon rôle, car il les pousse hors du Saguenay et aide à maintenir le chenal libre. Alors les eaux alourdis par le froid intense se moient au passage du navire, reflétant les hautes pentes poudrées de blanc, tandis que dans la baie des milliers d'oiseaux de mer, les cacaois, tout noirs avec un peu de ventre blanc, se jouent dans les remous de la "Herse", là où les courants du Saguenay rencontrent ceux du Fleuve, alors que les

nu réalité avec la merveilleuse route en corniche, tout entière creusée dans le roc, qui longe la Pointe Noire et se rend à l'Anse du Portage, au nouveau quai, en plein Saguenay. — A noter que c'est la seule route à passer le long des caps; c'est dire si la vue est merveilleuse pour celui qui, au détour de la Pointe Noire, découvre le fjord et le pittoresque village de Tadoussac tapi dans ses montagnes. Il fait face soudain à un autre monde et si distrait, si blasé soit-il, il ne peut s'empêcher d'être impressionné par les à-pic qu'il côtoie et qui se prolongent dans les eaux noires, là tout près, tombant successivement à 312 pieds, 558 et aux 900 pieds dont nous avons parlé — et encore ici, il y a une certaine pente, mais là-bas, plus loin que le quai, plongeant droit dans les profondeurs, les hautes murailles sont surplombantes.

Et voici le curieux traversier, inspiré des porte-avions, avec sa superstructure reportée sur le côté, sans que l'on sache si c'est à bâbord ou à tribord, car il n'a pas d'avant, se manoeuvrant par les deux bouts avec ses deux gouvernails et ses deux hélices. Aucune manoeuvre, vous êtes sur une section de pont flottant qui rapidement vous portera sur l'autre bord où vous n'aurez qu'à sortir par l'autre bout.



Voici le "Saking", l'entrée du Saguenay telle qu'on l'aperçoit des îles Roches Rouges, à la mer étale.

eaux fument sous des froids de vingt à quarante.

Mais il y a le Nordet, le vent d'En-Bas des gens de la Côte, qui prend les glaces du large et les pousse dans les baies où elles restent, étroitement plaquées les unes sur les autres, des jours et des jours, pour peu que le Nordet dure. Alors les pauvres traversiers ne pouvaient se risquer hors de l'Anse à l'Eau, à Tadoussac; impossible de forcer le passage et de doubler la Pointe Noire enserrée de tous côtés. Et c'est la coupure sur la longue route enneigée; les uns attendent, encombrant les hôtelleries, d'autres retournent, pendant que des marées énormes accumulent les remparts de glace sur les rochers et sapent interminablement, là-bas, le pied des Grands Eboulis.

Il fallait une solution. A Tadoussac, où de tous temps on navigue et on attend les bateaux, elle ne pouvait être que marine. Déjà d'ailleurs, elle avait été esquissée: parfois une goélette se risquait à débarquer ses gens sur la côte du Saguenay, face à l'Anse à l'eau, à l'Anse du Portage d'où un vague chemin d'hiver rejoignait la route à travers la montagne. — Aujourd'hui ce vague chemin est deve-

Tel est le "Saguenay" avec ses deux puissants moteurs et surtout son équipe dès longtemps endurcie aux durs hasards, vents, courants, brumes et glaces, qui se donnent rendez-vous en ce coin de la Côte; dès longtemps les rudes et hardis navigateurs de la lignée des Deschênes et des Gagnon ont appris à braver de tels dangers et cela avec les durs chargements qui mettaient à rude épreuve le "Jacques-Cartier" et le "Sorélois", par les nuits de brume ou les marées contraires, alors que là-bas au large se fait entendre l'après dialogue des sirènes de brume entre les bateaux-phares, l'Île-Rouge, l'Île-Verte et la tour isolée de l'Île-Blanche. C'est le rude "Saking" — là où est l'entrée — disaient les Indiens; seuls le comprennent et l'aiment ceux qui ont passé leur vie à se mesurer, à ruser avec lui, seuls dans la haute cabine de roue, penchés en avant, interrogeant la nuit. Et pourquoi ne pas croire que parfois, sans qu'ils le sachent, une grande ombre vient se pencher elle aussi à leurs côtés: le grand Samuel de Champlain, fier de trouver encore une bonne lignée, là, sur les courants "qui portent hors".

Si Goliath tuait David

AMBIGU ce titre ! Pas tellement si on s'avise d'un fait aussi curieux que révélateur. Les vedettes de haute stature, chez les hommes s'entend, semblent conserver la faveur du public plus longtemps que leurs confrères moins bien nantis sur le plan de la verticale. Prenons les cas de Gregory Peck, Jean-Claude Pascal, Gary Cooper (et nous pourrions allonger la liste) qui depuis pas mal d'années sont en selle et multiplient les réussites sans indication de déclin. Et Gary Grant alors.

Ces "longs" messieurs sont grands et bruns comme le veut la chanson et, sans être désobligeant à l'endroit de leur talent d'artiste, il est juste d'affirmer que leur succès tient pour une bonne part à une particularité physique avantageuse. On nous dira tout de suite que Marlon Brando, Charles Boyer et tant d'autres, pour n'être pas grands de stature le sont sur toutes les affiches du monde.

Or, voilà le problème qui se cache sous notre titre ambigu. Le Goliath va-t-il tuer David ? L'acteur de haute stature est-il, automatiquement, assuré du succès et quelques centimètres en moins peuvent-ils faire échec à une carrière ? Les graves messieurs de Hollywood, de Paris et Londres, ces messieurs les producteurs hochent de la tête et répondent dans l'affirmative. Mais pourquoi donc ?

Tout simplement parce que les dames du cinéma prennent de plus en plus de "place", taille s'entend. Le cinéma, à la manière de la nature, procède par cycle. Peut-être vous souvenez-vous de l'époque de Mary Pickford, de Janet Gaynor... un peu loin tout cela... qui étaient petites et grandes vedettes. Leur partenaire masculin pouvait être de taille moyenne et mériter sa place, défendre sa partie sans trop de difficultés. Puis, insensiblement, on rechercha des types féminins plus marqués, plus en chair, plus en forme(s) et tout à coup on se trouva devant une brochette de géantes ! Fort belles, bien sûr, mais aux dimensions catastrophiques pour les "amoureux" de l'écran sous les pieds desquels (j'ai été témoin de la chose) on glissait un petit deux-marches afin d'obvier à l'ingratitude de la nature.

Par voie de conséquence, les producteurs se mirent à la recherche de jeunes acteurs mâles pouvant faire le poids si l'on peut s'exprimer ainsi. Les Novarro, les Gilbert eurent du mal à tenir le coup

Trois parmi les plus grands



Jean-Claude Pascal



Gary Cooper



Gregory Peck

et disparurent. Ronald Colman connu à peu près le même sort et l'on se souviendra que William Powell ne fut plus le même le jour où Carole Lombard — sa partenaire de même stature que lui — trépassa victime d'un accident.

Détails de coulisses que tout ceci. Détails terrifiants si l'on songe que le cinéma qui est avant tout l'art des belles images, est constamment à la recherche de "types" exceptionnels alliant avec la beauté physique et les dons de l'intelligence, une sorte de présence qui doit être physique. Serait-elle présence autrement ?

Bien sûr, il y a limite à tout et le jeu dimensionnel doit avoir une fin. Le directeur de Radio-City est venu à un doigt de la folie le jour où il exigea une stature-type pour chacune des célèbres "Rockettes". Relativement facile de découvrir vingt, trente jeunes filles ayant six pieds... mais ceci n'implique pas qu'elles ont grâce, finesse, style et possèdent l'art de la danse... au bout de leurs grandes jambes.

qu'elles existent et le cinéma souffre d'une carence d'individus s'alignant avec les grands de l'heure.

Des gens nous consolent en affirmant que le cinéma est bien autre chose qu'un étalage d'attributs physiques. Trop heureux de les croire. Mais il est impossible de pénétrer le secret mystérieux de tous les cerveaux, de connaître les pensées de tous ces êtres qui devant l'écran imaginent nostalgiquement une réalisation — lisez personnification — de leurs rêves les plus profonds. Il est vrai que la femme petite et un peu dodue se voit, en rêve, au bras d'un mari fort et grand. Il est vrai également que le monsieur pas joli, déjà chauve, voire bedonnant, se voit en compagnie d'une statuesque fille remarquablement belle. Rêves que tout cela mais qui osera interdire le rêve à l'être humain. N'est-ce pas son plus doux poison !

Il y a déjà plusieurs semaines je m'entretenais de ce problème avec nul autre que Charles Vanel, invité d'honneur dans le cadre du Festival du film à Montréal. L'éminent artiste écoutait mes doléances en m'examinant de son oeil moqueur où brillait une flamme de froide et sage intelligence. Mon long monologue terminé, il prit la parole : "Mon cher Léon Franque vous vous faites trop de souci ! Tout est beaucoup plus simple que cela. Le cinéma, voyez-vous, doit être une illustration de la vie. En nos "belles images" il y a et il y aura place, toujours, pour tout le monde. Les grands, les petits, les très beaux et les autres. L'époque académique est révolue depuis pas mal de temps. Nous allons, enfin, vers une vérité physique et morale car le cinéma contemporain tend vers un réalisme — notez que je ne dis pas le film noir, mais un réalisme remplaçant tous les êtres dans leurs dimensions humaines. Oui, je vous l'accorde, il fut un temps où l'image cinématographique n'était qu'un fabuleux album de beaux messieurs et belles dames. Maintenant, derrière les masques, le public apprend à découvrir l'âme, soucieux qu'il est d'une expression beaucoup plus que d'une forme, si somptueuse serait-elle. Les Bardot passeront. Le cinéma dont les récits et les vérités vont droit au coeur du spectateur est le seul durable."

Et Charles Vanel, si humain, si cordial, tellement près de la vie quotidienne, me répète que selon les Livres Saints il est dit à jamais que David aura raison de Goliath.

D'aucuns croiront que de telles pré-occupations sont risibles : n'empêche

Nouvelle inédite

L'AIMABLE HÔTELIER

par Claude Langel

Ce récit pourrait tout aussi bien s'intituler *La gentille Marisette*, ou *Cette cinglée de Margaret*, car toutes les deux ont joué un rôle important dans la grande aventure de ma vie. Ou j'aurais pu choisir comme titre *L'ours*, c'est-à-dire Lui, le héros de l'histoire, ou *La timide amoureuse*.

La timide amoureuse, c'est moi, Martine Cordier, Parisienne. Rien ne serait arrivé si... Mais commençons par le commencement.

Il était midi. Margaret arrêta la Cadillac devant l'hôtel du Dauphiné à Chatillon-en-Diois. Elle examina la façade d'un air dédaigneux.

— Cet hôtel, pas beau, dit-elle dans son français fantaisiste.

Je le trouvais charmant, mais je n'avais pas voix au chapitre. J'étais l'invitée de Margaret et de Wallace, des New-Yorkais amis de mes parents. Dès notre départ de Paris, j'avais constaté qu'une invitée n'a pas le droit d'avoir une opinion.

Margaret se préparait à remettre l'auto en marche lorsque l'aimable hôtelier apparut sur le seuil. Il était en tenue de cuisinier, tout en blanc, figure brune, large sourire. L'ensemble fit la conquête de Margaret.

— Nous mangeons ici, déclara-t-elle, en souriant à l'hôtelier.

C'est à ce moment que je l'aperçus, lui, l'ours. Il regardait d'un air amusé Margaret toute émoustillée par la vue de l'aimable hôtelier, Wallace qui suivait sa femme en bon toutou bien dressé. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de la figure de l'étranger.

Il y avait une vitalité et une sensibilité intense dans ce visage aux yeux bruns, aux joues un peu creuses. Son regard rencontra le mien. Je ne peux pas dire ce qui se passa. Je sais seulement que plus rien n'existait que lui et moi et cette chose indéfinissable entre nous. Brusquement, il détourna les yeux, remonta la rue à grands pas.

— Entrez donc, mademoiselle.

C'était l'aimable hôtelier qui me faisait signe d'entrer. Il n'avait rien perdu de la scène, car il ajouta :

— Vous venez de faire la connaissance de notre ours : Jacques Garant. Il vit seul dans un village abandonné...

— Marc, tes petits pâtés, dit une voix féminine.

Une jeune femme apparaissait sur le seuil de la salle à manger.

— Vos amis vous attendent, me dit-elle avec un gentil sourire.

Wallace et Margaret m'attendaient sans impatience devant des apéritifs. Margaret critiquait en anglais, heureusement, ces martinis faiblards qui ignoraient le gin.

La jeune femme au gentil sourire nous servit un déjeuner qui, à en croire Margaret, était "positivement soupeurbe". Personnellement, je n'avais aucune idée de ce que j'éparpillais sur mon assiette : j'étais obsédée par la figure énigmatique et attirante de Jacques Garant. Et je pensais avec désespoir que, aussitôt après le déjeuner, nous allions partir vers Marseille, que je ne le reverrais jamais.

J'avais compté sans l'aimable hôtelier.

Nous avions fini le dessert quand Marc apporta une somptueuse carafe avec un bouchon de verre en forme de couronne royale et trois verres à liqueur.

— Offert par la maison, dit-il avec son large sourire.



Lorsqu'il me quitta, nous étions fiancés...

Margaret a pour principe de ne jamais boire d'alcool fort avant cinq heures de l'après-midi. Mais résister à un cognac offert par un jeune homme séduisant n'est pas dans ses moyens. Quant à Wallace, la vue d'un alcool quelconque produit toujours chez lui un grognement affirmatif. Bien entendu, Margaret invita Marc à trinquer avec eux. Il ne se fit pas prier. Il se mit à parler des paysages merveilleux qui entouraient Chatillon. Margaret écoutait avec un intérêt émerveillé, posait des questions peu grammaticales mais en grand nombre. Au troisième cognac, elle déclara à Marc qu'il versait la liqueur avec une grâce "soupeurbe". Marc qui, comme moi, en était à son premier, pinçait les lèvres pour ne pas rire. Au quatrième, Margaret déclara qu'on dînerait et passerait la nuit à l'hôtel et qu'on ne partirait pour Marseille que le lendemain matin. Wallace poussa le grognement affirmatif, quelque chose comme "gnonne", qui était toute sa conversation.

C'est Marisette, la femme de Marc, notre serveuse au gentil sourire, qui m'installa dans ma chambre. J'avais senti comme une sorte de sympathie entre nous tandis que preste, vive, jolie, elle nous passait les plats. J'oubliais ma timidité habituelle, pas au point de ne pas devenir rouge comme une tomate trop mûre, mais assez pour demander :

— Qui est-il, ce Jacques Garant ?

Les grands yeux verts de Marisette brillaient d'amusement mais sans aucune malice.

— Un type très mystérieux. Il fait le garçon de ferme. Mais, moi, j'ai idée...

Elle s'arrêta. Je demandai anxieusement :

— Vous avez idée...

—... qu'il n'est pas un simple garçon de ferme. Je ne peux pas vous dire pourquoi j'ai cette impression. Et puis, vous savez, d'ordinaire, il ne regarde guère les jeunes filles. Il est d'une sauvagerie... Oh, des clients !

Elle partit en coup de vent et je res-

Aubergiste parfait, il ne faisait pas que recevoir : il savait également fort bien réunir.

tais seule avec mes pensées. Il ne regardait guère les jeunes filles mais il m'avait regardée, et comment ! Maman me disait toujours que je serais très jolie (grands yeux bleus, teint mat, cheveux noirs) si ma timidité ne me donnait pas un air gauche et tant soit peu ahuri.

Il était d'une sauvagerie... Et moi, donc ! Ce que je pouvais détester les réunions mondaines. Tout ce qui m'intéressait, c'était la peinture.

Pourquoi travaillait-il comme garçon de ferme ? Mon imagination me fournissait les réponses les plus abracadabrantes. Je descendis dans le petit salon. Penché au-dessus d'une carte étalée sur un guéridon, Marc montrait une route à suivre à Margaret, qui disait :

— Vous expliquez si bien. C'est merveilleux.

Marc me jeta un coup d'oeil d'intelligence :

— Vos amis ont décidé d'aller visiter le cirque d'Archiane.

Et je compris que c'était là qu'habitait Jacques Garant.

Le cœur me battait tandis que la grosse auto grimpait allégrement la route de montagne. Se trouverait-il au village ? Sortirait-il de sa maison ?

Suivant les indications de Marc, Margaret arrêta l'auto devant un sentier. Wallace, peu curieux des beautés de la nature et qui ne pouvait jamais son énorme masse sans une bonne raison, resta dans l'auto.

Quelques centaines de mètres et nous nous trouvions devant un spectacle fantastique. Tout un cercle de rochers aux formes déchiquetées s'élevaient à des hauteurs prodigieuses et, au milieu de ce chaos, quatre ou cinq maisons abandonnées. Margaret, essoufflée, se taisait. Tout à coup, dans le profond silence, éclata le cliquetis d'une machine à écrire. Le bruit venait d'une maison moins délabrée que les autres, la maison de Jacques Garant, sans aucun doute. La porte était entrouverte. Je mourais d'envie d'aller y frapper, mais je n'osais pas.

C'est à ce moment que j'aperçus la minuscule chapelle, tout près de la maison. Je poussai la porte entrebâillée. L'intérieur était blanchi à la chaux. Au mur, était accroché un crucifix. Une statue de la Vierge sur un socle, un bouquet de gentianes dans un vase bleu sur une petite table. Jacques Garant était pieusement fidèle à sa petite chapelle. J'en éprouvais une grande bouffée de joie. Ce sentiment soudain et inexplicable, que je n'osais appeler de l'amour, mais qui s'en approchait diablement, était enfin justifié.

— C'est mignon, dit Margaret arrêtée au seuil de la porte. Il faut prendre une photo de moi devant la petite chapelle.

— Pas de photos ici. Propriété privée, dit une voix ferme.

J'entendis le rire aigu de Margaret, je sortis. Je vis Jacques Garant dont les yeux noirs flambaient de colère. Margaret me dit triomphalement :

— J'ai pris la photo du monsieur furieux.

— Parce que vous avez une grosse Cadillac, vous vous croyez le droit de nous considérer comme des bêtes curieuses. Je vous demande de partir immédiatement, dit Jacques avec fermeté.

(Suite en page 23)

POUR L'AMOUR...

(Suite de la page 7)

au visage énergique, voilé d'une expression de tristesse, aux yeux scrutateurs derrière de grosses lunettes cerclées d'écaillage.

— Mademoiselle Ariane de Bryonne ? demanda-t-il aimablement. Mme d'Arvence m'a dit le plus grand bien de vous. Comment se porte cette chère vieille amie ?

— Très bien, monsieur, je vous remercie, dit Ariane qui reprenait son assurance.

— Vous m'en voyez ravi. Alors, mademoiselle, la sténo et la machine à écrire n'ont plus de secrets pour vous ?

— J'ai déjà servi de secrétaire à mon père qui était professeur et écrivain.

— Vous serez donc vite au fait. J'ai tout un courrier en retard, par suite de la maladie de votre prédécesseur. Voulez-vous que nous nous mettions au travail ?

— Volontiers. Je suppose que cette Underwood, sur cette petite table, m'est destinée ?

— Précisément. Il fait assez chaud ici. Vous avez un vestiaire, là à côté, où vous pourrez vous débarrasser de votre manteau.

Ariane obéit.

La sonnerie du téléphone retentit. Hervé Croizeux prit le récepteur.

— Allo, oui, c'est moi, bonjour, cher ami. Ne vous inquiétez pas. Vous aurez les « bonnes feuilles » demain, sans faute. Sitôt reçu votre « bon à tirer », nous procéderons au tirage.

Ariane détaillait son nouveau patron. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de belle prestance, sanglé dans un complet bleu sombre, le visage très mâle, sous de fins cheveux bruns qui commençaient à grisonner aux tempes. Il avait un grand air de bonté. Elle le jugea sympathique.

Comme la conversation téléphonique se prolongeait et prenait un tour plus intime, elle s'absorba dans la contemplation de vieilles gravures sur bois, accrochées aux murs. Elles représentaient les premiers imprimeurs célèbres : Jean Gutenberg, Pfister, Laurent Coster de Harlem, Thierry Rood de Cologne.

Sur le bureau, la photographie d'une jeune femme coiffée de bandeaux, au doux visage pensif. Sans doute, la femme défunte d'Hervé.

Des bibliothèques de chêne portaient de très beaux livres reliés qui sortaient évidemment de l'imprimerie Croizeux. Elle lisait les titres quand la voix d'Hervé Croizeux la fit sursauter.

— Vous y êtes, mademoiselle ? demanda-t-il d'un ton pressé. Pour gagner du temps je vous prierai de prendre certaines lettres en sténo, vous les mettrez ensuite au net.

Stylo et carnet en mains, Ariane prit la dictée, griffonnant les signes cabalistiques qu'il lui faudrait, ensuite, redéchiffrer.

Dans l'une des lettres, il s'agissait d'une grosse commande de papier du Marais, dans une autre, l'imprimeur-éditeur étudiait des devis de chromotypographie, d'héliogravure et de galvanoplastie, tous mots nouveaux pour la jeune fille. Dans une troisième, adressée à l'imprimerie Nationale, Hervé Croizeux demandait qu'on voulût bien lui prêter des caractères étrangers.

— Nous gravons et fondons nous-mêmes nos caractères, expliqua-t-il à la jeune fille, nous avons nos « types », mais non les caractères étrangers, d'un emploi peu fréquent.

Il ajouta :

— Vous apprendrez rapidement les noms des caractères différenciés selon leur grandeur, leur grosseur, leurs particula-

rités. Le *Chetelham*, un des plus beaux, s'emploie pour les éditions de luxe, le *Garamond*, corps 10 romain, italique est d'usage courant pour les impressions de livres de format in-16, le *Bodoni* et l'*Ionie* sont moins élégants, l'*Europe*, maigre ou gras, s'utilise pour les in-8. Le *Lorrimer*, tout petit, pour les bouchetrous, ou les journaux...

— Je m'en souviendrai.

Ariane était reconnaissante à Hervé Croizeux de ce qu'il prit la peine de la guider dans le dédale de l'imprimerie.

— Reprenez la dictée, voulez-vous ?

Ariane s'arma de son crayon-bille. Sa main se fatiguait dans cette épreuve d'endurance, mais elle se garda d'en rien montrer.

— Vous êtes intrépide, dit Hervé au bout d'un grand moment. Vous réussirez !

Il ajouta :

— Les jeunes filles modernes sont courageuses et travaillent sérieusement.

Il ajouta :

— Les garçons aussi, parfois. Mon neveu Patrice, qui nous seconde, mon frère Nicolas et moi, nous donne toute satisfaction. Il possède un sens artistique très sûr et bouillonnant d'idées, il nous empêche de nous encroûter dans la routine.

Il désigna sur le haut de la bibliothèque une photographie représentant un jeune homme très beau, aux yeux clairs, aux cheveux ondulés, visage réfléchi.

— Le voici, à dix-huit ans, quand au moment de la libération, il s'est engagé dans l'armée Delattre, reprit l'imprimeur. Aujourd'hui, il en a vingt-sept et dirige notre grande revue « L'Art en France ».

Ariane contemplait le portrait d'un air pensif.

— Il a l'air d'avoir une personnalité, dit-elle.

— Oh ! Patrice est quelqu'un. Ma pauvre femme, qui regrettait de ne pas avoir d'enfant, l'aimait comme un fils. Après la grande aventure de la guerre, il étouffait un peu dans nos bureaux et nos ateliers. Patrice est un sportif et rêvait de vastes randonnées. Mais il a compris que nous avions besoin de lui et, maintenant, son métier le passionne. Comme ceux de sa génération, c'est un garçon positif qui a le sens des réalités.

Il regarde Ariane et dit :

— Jeanne trouvait les jeunes filles d'aujourd'hui moins romanesques que de son temps. Qu'en pensez-vous, Mlle de Bryonne ?

— Ce n'est peut-être qu'une apparence trompeuse. Elles rêvent, je crois tout autant, mais ne font pas étalage de leurs rêves.

Hervé semblait perdu dans des pensées mélancoliques. Sans doute évoquait-il la chère compagne disparue ?

D'un haussement d'épaules, il secoua le faix du passé et se tourna vers la jeune fille en souriant. Son regard s'attarda, charmé, sur le joli visage mobile, la silhouette élancée.

Une leur admirative passa dans son regard.

CHAPITRE II

— Et maintenant, venez déjeuner, dit Hervé Croizeux à Mlle de Bryonne en l'entraînant vers le grand escalier de marbre, feutré d'un tapis bleu de roi, qui conduisait à ses appartements privés. Vous allez faire la connaissance de la famille.

Au premier étage, devant une grande porte à deux battants, il tira une clef de sa poche et l'introduisit dans la serrure. A sa suite, Ariane pénétra dans une vaste antichambre, très claire, puis, dans un salon de belles proportions, plus obscur, au-delà duquel on apercevait en enfilade un autre salon et un fumoir. Des tentures de damas cerise, des sièges

(Suite en page 16)



NIVEA

NOURRIT VOTRE ÉPIDERME

comme nulle autre crème ou lotion !

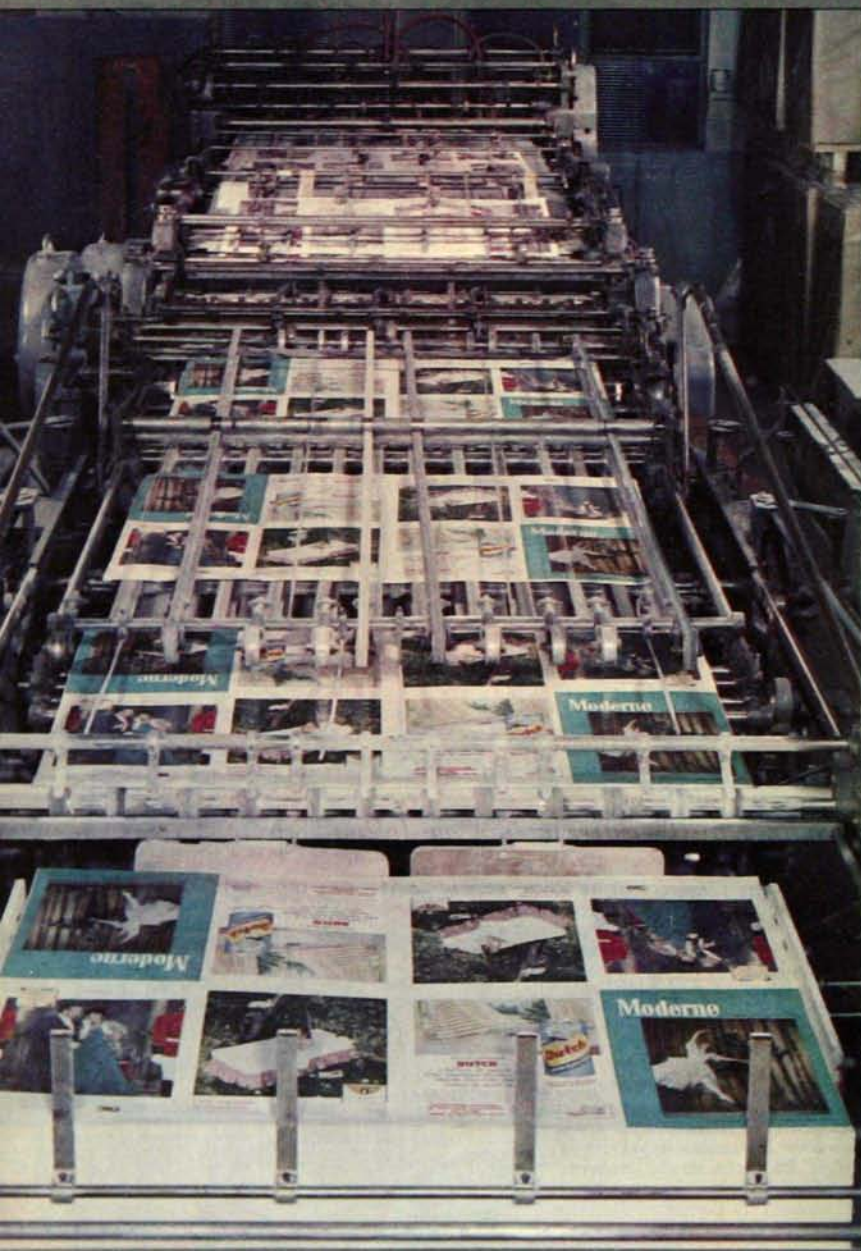
Dès votre premier essai de Nivea, vous verrez et ressentirez la différence merveilleuse. Votre miroir vous révélera la douceur et l'éclat que Nivea communique à votre épiderme. Car la Crème Nivea aide votre épiderme à conserver son humidité naturelle, sans laquelle il devient sec, rude, et prématurément vieilli. Vous ressentirez également une différence, à mesure que la merveilleuse Eucerite (la substance qui se rapproche le plus des huiles naturelles de l'épiderme) pénétrera dans votre épiderme pour lui rendre le velouté et la fraîcheur de la jeunesse. Employez Nivea quotidiennement... découvrez combien cette crème peut vous aider à demeurer jeune plus longtemps !

L'épiderme a besoin de **NIVEA**

Tubes de Crème : 39¢ et 69¢

Huile : 65¢ et \$1.15

l'impression **DE LA REVUE MODERNE**



Hors-texte en couleurs tirés par formes de 8 pages,
en presse-typo

A l'exemple des grandes entreprises américaines de publication : Time, Life et Reader's Digest, la Revue Moderne décidait il y a quelque temps de confier l'impression de son magazine à un imprimeur. Il devait être capable de maintenir ou d'améliorer même la qualité de ses reproductions et suffisamment important pour assurer chaque mois, à travers l'exécution de ses travaux habituels, la fabrication et l'expédition des cent mille copies de notre publication.

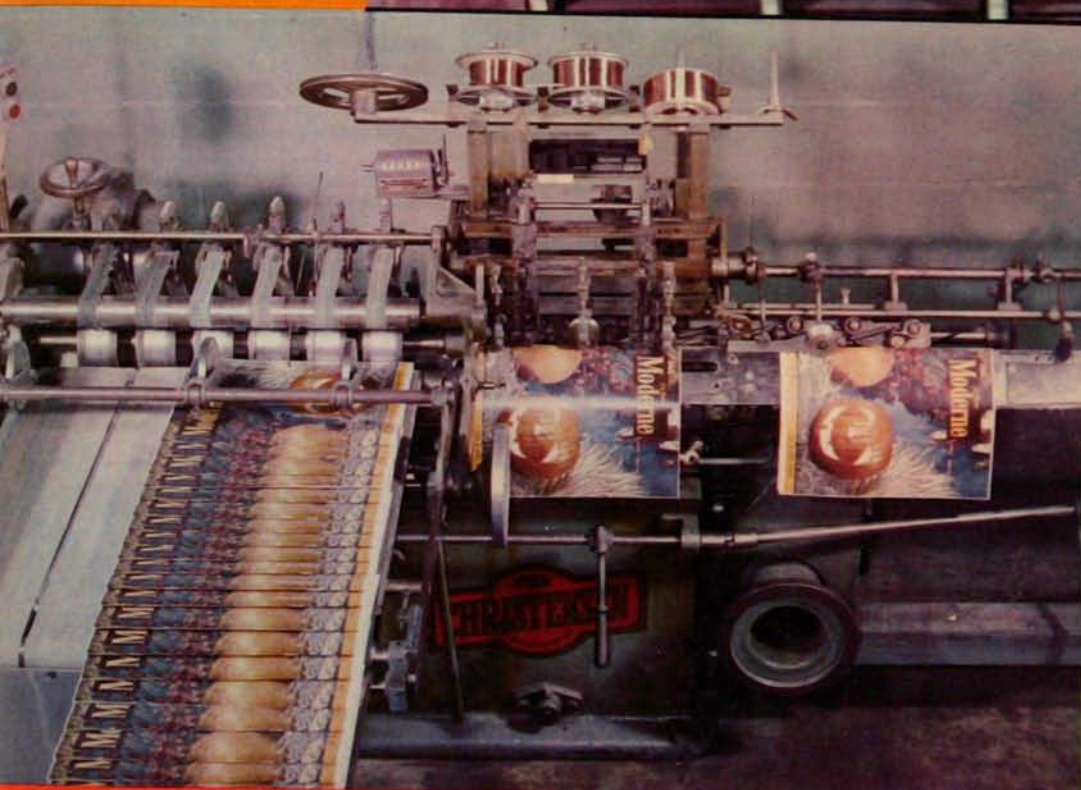
Jusqu'ici la Revue Moderne exploitait son atelier au 5225, avenue de Gaspé. Mais la vente aux Editions Fides de l'immeuble qu'elle possédait lui imposa une décision : construire ou acheter un nouvel immeuble, ou bien trouver un imprimeur. Voilà donc comment et pourquoi une entente fut conclue avec Pierre Des Marais, imprimeur de renom, dont les ateliers sont situés au 225 est, rue Roy, à Montréal.

L'entreprise de Pierre Des Marais est considérable depuis de nombreuses années déjà. Elle occupe un immeuble de deux étages des plus modernes, d'une superficie de 44,000 pieds carrés. L'outillage de la Revue Moderne est venu s'ajouter à ses très nombreuses machines, exécutant des travaux d'imprimerie de tous genres. Cet atelier modèle peut satisfaire les exigences des travaux d'impression les plus complexes, que ce soit en offset, en héliogravure ou en presse-typo.

Tous les techniciens de la Revue Moderne qui ont désiré suivre leurs machines ont été embauchés par Pierre Des Marais.

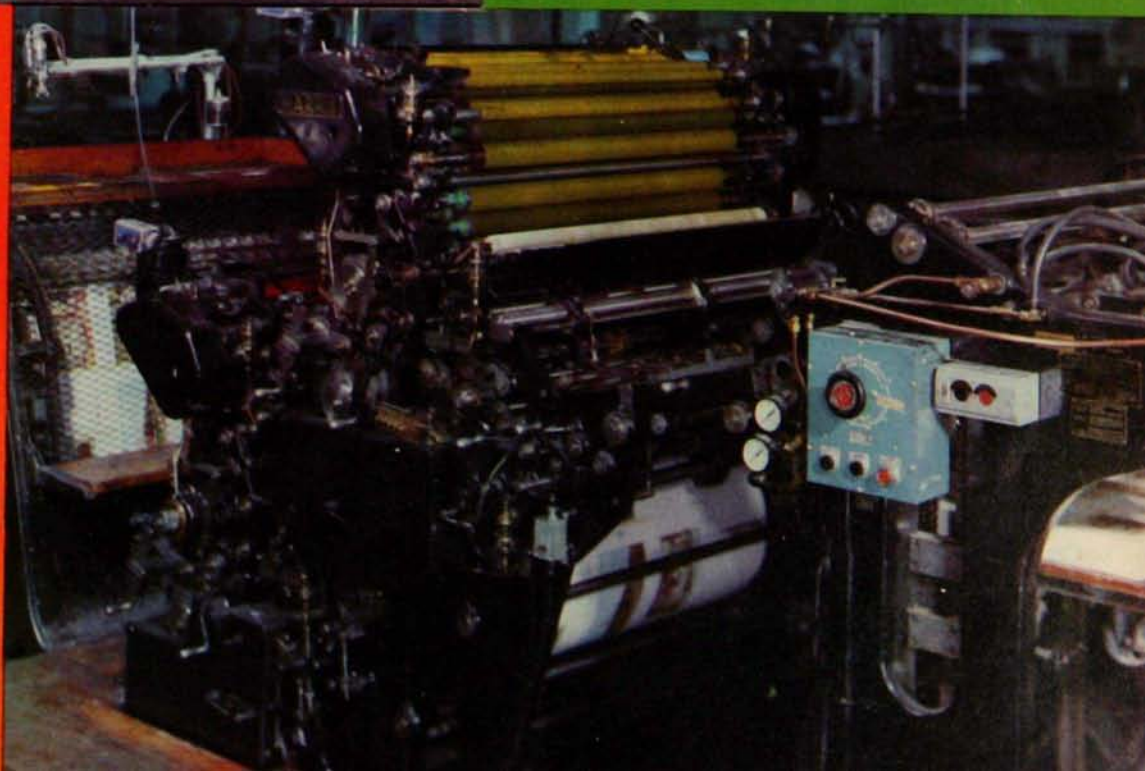
Nous avons cru qu'un reportage photographique indiquerait à nos lecteurs la somme de moyens mécaniques dont il faut disposer pour produire leur magazine favori. Nous sommes fiers de notre association avec les techniciens de renom de l'imprimerie Pierre Des Marais. Notre publication visant à une qualité hors de pair, il était naturel d'en confier l'impression à cet atelier canadien-français de tout premier plan.

Montage
sur bases spéciales
des clichés
pour hors-texte



La brocheuse
assemble
4,000 revues
à l'heure

Encrege
d'une presse
de
lithographie



BROCART ou DENTELLE DE LAINE



8750

8750 — Un fourreau souple entravé d'un large volant retenu par un ruban, note répétée sur l'épaule. Très, très sirène en dentelle de laine. Tailles 11 à 18 ans. 65¢.

8780 — En brocart de soie. Décolleté très bas au dos, manches trois quarts, l'ampleur de la jupe à l'arrière est retenue dans la ceinture. Tailles 11-18, 65¢.

Ces patrons sont des patrons imprimés Butterick. Si vous ne pouvez les obtenir au magasin, adressez votre commande directement à la Cie Butterick, Inc., 528, avenue Evans, Toronto 14, Canada.

POUR L'AMOUR . . .

(Suite de la page 13)

Louis XV recouverts de tapisseries, de Beauvais, des consoles dorées, surmontées de glaces étroites, des secrétaires, des vitrines, enfermant des bibelots précieux, composaient l'ameublement.

Un intérieur luxueux et d'assez bon goût, mais un peu poussiéreux et triste. Un haut immeuble, vis-à-vis, obstruait la lumière.

— Depuis que je suis veuf, dit l'imprimeur, mon frère, ma belle-soeur et leurs enfants veulent bien me tenir compagnie au repas du midi.

Je vais les prévenir que nous sommes là, ils habitent vis-à-vis, de l'autre côté du palier.

Il disparut et Ariane resta seule. Elle regarda les tableaux, des toiles, des pastels du XVIII^{ème} siècle, portraits et paysages. Sur un chevalet, elle remarqua le portrait d'une grande femme en pied, blonde, l'air souffreteux, dans une robe de soirée qui accusait sa maigreur. Elle devina que c'était là Mme Hervé Croizeux.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à une grande jeune femme très brune, au type oriental, qui se présenta :

— Nadine Sergent-Dimur, la nièce de l'oncle Hervé que nous appelons affectueusement Hervé tout court, cause de sa jeunesse.

— Ariane de Bryonne, la nouvelle secrétaire de M. Hervé Croizeux.

— Enchantée de faire votre connaissance, mademoiselle.

Un rien de condescendance perçait dans son accent. Elles se serrèrent la main.

— Alors, reprit Nadine, vous voilà devenue une des collaboratrices de l'imprimerie ?

— J'ai eu honneur.

— Vous avez vu mon frère ?

— Je n'ai pas eu ce plaisir.

— Un garçon impossible, dit Nadine en riant. Vous ne le verrez pas davantage au déjeuner. Heureusement, car lorsqu'il est là nous n'arrêtons pas, mon mari et moi, de nous chamailler avec lui. Je ne sais où il va pêcher les idées qu'il affiche. Ça met papa en boule et maman prend l'air d'une poule qui a couvé un canard... Ah ! Daniel, enfin ! s'exclama-t-elle comme le valet de chambre introduisait un grand jeune homme blond, d'allure nonchalante et d'un chic suprême portant monocle.

Le nouveau venu baisa la main de sa femme avec ostentation et Nadine présenta :

— Mon mari, Daniel Sergent-Dimur, attaché d'ambassade au quai d'Orsay, Mlle de Bryonne, la nouvelle secrétaire d'Hervé.

Daniel salua Ariane et reporta toutes ses effusions sur Nadine. Son empressement avait quelque chose de factice. Il semblait jouer un rôle où la convention mondaine primait de sentiment.

Sans plus se soucier d'Ariane, ils s'assirent, côté à côté, pour s'entretenir de leurs petites affaires.

Ariane se sentait de trop. Heureusement, Hervé Croizeux reparut, escorté cette fois de son frère, Nicolas, et de sa belle-soeur, Germaine, à qui il présenta la jeune fille.

Mme Nicolas Croizeux était une grande femme sèche et anguleuse, aux cheveux noirs et crépelés. Elle avait le front bas et les lèvres fortes, ce qui donnait une expression assez déplaisante.

Germaine détailla la jeune fille sans indulgence. Mais se trouva empêchée de formuler la moindre critique.

Nicolas, long, maigre et le teint jaune, ne ressemblait en rien à son frère. Il s'inclina cérémonieusement devant Ariane.

Le maître d'hôtel vint annoncer que « madame était servie » et on passa à table. C'était une grande plaque de

verre gravée, posée sur des pieds de fer forgé, les chaises en tubes de métal, à coussins de cuir vert myrte, le tapis à grands carreaux noirs et blancs conféraient à la pièce un aspect froid.

— Comment, s'écria Germaine après avoir donné un coup d'oeil aux couverts, Patrice est encore absent ?

— M. Patrice a prévenu qu'il ne déjeunerait pas, dit le maître d'hôtel.

— Votre fils exagère ! reprocha Germaine à son mari.

Avec sa belle-soeur en vis-à-vis, Hervé fit asseoir Ariane à sa droite. Le jeune ménage reprit son aparté. Nicolas se mit à parler à son frère, des affaires de l'imprimerie. Germaine Croizeux crut devoir entreprendre Ariane et l'interroger sur sa jeunesse, ses parents, ses études. Et, sans attendre ses réponses, se lança dans un monologue dont elle était le sujet.

— Moi, dit-elle, je suis née aux Indes, où mon père était un haut fonctionnaire colonial... Là-bas tout est féerie et magie... Nous recevions beaucoup, j'étais très courtisée...

Ariane s'expliquait mieux l'aspect exotique de la dame qui, sans raison particulière, lui inspirait de la méfiance.

Ariane repensa à la photo de Patrice, elle revit son regard clair, si lumineux, son visage ouvert où elle avait cru lire l'expression d'une âme enthousiaste, éprise d'idéal, et elle s'étonna qu'il pût être le fils de cette femme égoïste et vaniteuse.

« Il ne lui ressemble en rien », songea-t-elle.

S'adressant à son mari, Mme Croizeux déclara tout à coup :

— Nicolas, il faut absolument que vous parliez à votre fils. Patrice devient d'une indépendance excessive.

— Mais, ma chère, vous n'avez pas la prétention de garder éternellement dans vos jupes un jeune homme de vingt sept ans ! d'une personnalité peu commune, et qui a fait la guerre !

— Il pourrait avoir pour nous quelques égards. Nadine ne nous a pas quittés, elle ! Même mariée...

— Nous n'avons pas encore trouvé d'appartement, dit la jeune femme.

Mme Croizeux poursuivit :

— Nous avons entouré Hervé quand il s'est trouvé veuf.

— Je vous en remercie, ma chère.

— Enfin Patrice pourrait faire acte de présence aux repas, le reste du temps il est libre.

— Liberté relative ! Il est à l'imprimerie du matin au soir.

— Où il fait de l'excellent travail, assura l'oncle. Nous ne pourrions plus nous passer de lui.

— N'importe, vous parlerez à votre fils, Nicolas. Je tiens à ce qu'il assiste au moins au déjeuner de midi, s'entêta la mère. Nadine tu lui rappelleras que Denise et ses parents seront des nôtres samedi.

— Patrice sera donc là pour une fois. Denise servira d'aimant !

Ariane songea qu'elle ne ferait pas de sitôt la connaissance de l'indépendant Patrice puisque le samedi elle ne venait à l'imprimerie que le matin et rentrait ensuite chez sa marraine.

Peut-être le jeune homme avait-il ses raisons pour aller respirer hors de chez lui.

CHAPITRE III

Deux semaines s'écoulèrent. Ariane se dépensait sans compter dans son travail. Elle s'était adaptée à la technique du métier avec une rapidité surprenante et trouvait dans le mécanisme de la grande imprimerie et ses multiples rouages, une prodigieuse source d'intérêt.

Hervé Croizeux était enchanté de sa secrétaire. Visiblement, il reprenait goût à la vie et rajeunissait à vue d'oeil. L'expression de tristesse qui voilait son visage avait disparu.

La jeune fille appréciait sa parfaite bonne grâce, son excellente éducation, et elle admirait, sans réserve, sa haute intelligence, la vivacité de son esprit et sa grande bonté. Comme il s'était montré patient pour faciliter à Ariane son apprentissage !

Ce matin-là, vêtu d'un complet gris très élégant qui le rajeunissait, il ne paraissait pas son âge. Sa taille carrée, ses épaules larges, ses épais cheveux bruns, striés de quelques fils gris, son teint vermeil lui conféraient une allure pleine de vigueur et d'allant.

Quand Ariane était entrée dans son bureau, Hervé avait jeté sur la jeune fille un singulier regard qu'elle ne sut comment interpréter. Il semblait hésitant, lui, si plein d'assurance, et peu pressé de se mettre à la besogne.

Quand Ariane revint du vestiaire, débarrassée de son manteau, il se mit debout et au lieu de prier la jeune fille de s'asseoir et de lui dicter, comme d'habitude, le courrier, il lui saisit la main et la regarda au fond des yeux.

— Ariane, dit-il d'une voix qui tremblait un peu, je voudrais vous parler.

Etonnée, à mille lieues de soupçonner les sentiments véhéments qui s'agitaient dans l'âme de l'imprimeur, elle murmura :

— Je vous écoute, monsieur.

— Ne m'appellez plus « monsieur », supplia-t-il. Ariane, je vous aime et je vous supplie de devenir ma femme.

La foudre tombant aux pieds de la jeune fille ne l'eût pas plus stupéfiée. Ses yeux s'agrandirent.

— Vous m'aimez, répéta-t-elle comme pour se pénétrer du sens de ces mots, vous souhaitez m'épouser ?

— Je le souhaite éperdument, dit-il

avec chaleur. Si vous saviez ce que vous représentez pour moi, Ariane ! Vous êtes la beauté, le charme, tout ce qui donne vie et couleur aux choses. Vous m'avez sauvé du désespoir. Complétez votre oeuvre de miséricorde en acceptant de devenir ma femme.

— Mais vous me connaissez à peine ! protesta-t-elle effrayée.

— Allons donc ! Je vous connaissais avant de vous avoir rencontrée, par votre marraine : Mme d'Arvence.

— Marraine est pleine d'indulgence.

— Depuis quinze jours que je vous observe, à chaque minute, j'ai pu me convaincre que notre chère vieille amie n'avait pas exagéré dans ses éloges, qu'elle était même bien en-dessous de la vérité. Vous avez toutes les qualités du coeur et de l'esprit, Ariane, votre beauté m'a ébloui, votre âme m'a subjugué. Enfin, j'ai trouvé, en vous, une précieuse associée; je ne peux plus me passer de vous.

— Mais... commença-t-elle.

— Je sais, je suis plus âgé que vous, vous ne pouvez pas m'aimer d'amour... Mais je vous entourerai tant que vous finirez par éprouver pour moi un peu d'affection. Ariane, dites « oui », tout mon bonheur dépend de ce seul mot.

Il broyait sa main dans la sienne. Une flamme brillait dans ses yeux. Dès cet instant, il cessait d'être un chef et elle sa collaboratrice, ils étaient devenus un homme et une femme.

Elle fut émue à la pensée de tout ce qu'elle avait fait pour lui sans le savoir, de tout ce qu'elle pouvait lui apporter.

Hervé lui avait inspiré, dès le début, une vive sympathie. Peu au fait du flirt, n'ayant guère fréquenté de jeunes gens, Ariane ne s'effrayait pas de la différence

d'âge existant entre elle et Hervé. Et il faisait appel à son coeur, à sa compassion ! Avait-elle vraiment opéré un miracle ? Pouvait-elle, d'un seul mot, le rendre si heureux ?... Généreuse, sensible, elle fut tentée d'assigner un noble but, à son existence, de donner le bonheur à un être qui le méritait.

— Ariane, implora-t-il, ne me repoussez pas !

Sa voix forte, son masque énergique inspiraient un sentiment de sécurité et de confiance. Un homme sur qui on pourrait s'appuyer. Son ardeur était entraînante.

Tant de tendresse vibrat dans son accent qu'elle fut conquise. Avec surprise, elle s'entendit répondre :

— Qu'il en soit fait comme vous le souhaitez, Hervé, mais laissez-moi d'abord le temps de m'habituer à cette idée...

Le visage d'Hervé s'illumina : elle consentait ! Il couvrit sa main de baisers.

La porte s'ouvrait. Nicolas resta interdit.

— Excusez-moi, dit-il en faisant mine de se retirer.

— Entre, mon vieux, entre ! cria Hervé transporté. Et laissez-moi te présenter ma fiancée. Mlle de Bryonne veut bien remettre son avenir entre mes mains. Tu vois devant toi un homme au comble de la félicité !

— Bravo, mon vieux ! s'exclama Nicolas assez surpris. Mlle de Bryonne est charmante et tu es un heureux homme. Quant à vous, mademoiselle, vous épousez le meilleur des hommes. Mais ce n'est pas à moi de faire l'éloge de mon propre frère et vous avez pu l'apprécier à sa valeur.

Au-dedans de lui, il songeait, non sans inquiétude : « Comment Germaine va-t-elle prendre la chose ? »

Elle le prit fort mal.

— Qu'est-ce que c'est que cette invention-là ! cria-t-elle furieuse quand son mari lui annonça la nouvelle.

— Ce n'est pas une invention. Hervé épouse sa secrétaire : la ravissante et sage Ariane de Bryonne.

— Il est fou ?

— Je ne crois pas. J'ai même l'impression qu'il commente là l'acte le plus sensé du monde.

— Elle a vingt ans de moins que lui et ne possède aucune fortune, y as-tu pensé ? Et ils peuvent avoir des enfants. Ton fils et ta fille seraient spoliés, et tu trouves cela tout naturel ? Je m'opposerai à ce mariage.

— Tu veux empêcher l'union d'Hervé et Ariane ? Impossible ! Hervé nage dans la joie. On croirait qu'il aime pour la première fois. D'ailleurs, cette jeune fille est très bien, fine, sérieuse, jolie, simple, naturelle. Hervé a de la chance.

— Tu l'approuves ! grinça Germaine hors d'elle.

— Je l'envie !

— C'est le bouquet !

— Ne vas pas nous brouiller avec Hervé, dit Nicolas pris d'inquiétude. Jusqu'à nouvel ordre, c'est lui le chef de famille, le directeur de l'imprimerie. Nous dépendons tous de lui. N'a-t-il pas la totalité des actions du fait de l'énorme commandite que lui apportée sa femme ?

— Je ne me brouillerai pas avec lui, dit Germaine.

— Je te le répète, Hervé prendrait très mal ton ingérence dans ses affaires de

(Suite en page 20)

L'élégance dans la cuisine



Un jeu de boîtes très décoratif.

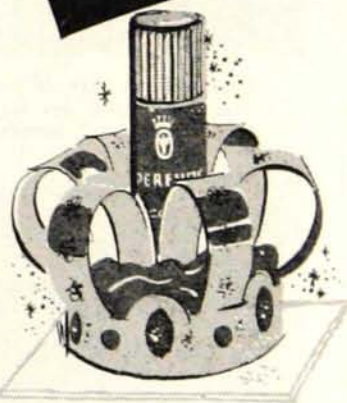
Si la cuisine moderne est bienheureusement de plus en plus en fonctionnelle, une élégance de bon ton n'y perd rien. On le voit par le nouveau choix de boîtes pour les aliments et de différents objets usuels qu'on nous offre en matière plastique ou en polyéthylène.

Ces boîtes qui ne peuvent jamais

rouiller, sont extrêmement légères, d'un entretien facile et ne se bossellent pas. La gamme des couleurs est ravissante : un blanc satiné, un jaune printemps, un rose tendre, un turquoise ornés d'un filet d'or ou un rouge pomme décoré de chrome. (Photos Lustru-Ware Elegante)

Gratuit!

Aux nouveaux membres du Cercle du Livre Romanesque



un magnifique
flacon de parfum

L'AIMANT de COTY

(valeur de \$2.50)
format pour le sac

Comment devenir membre du Cercle du Livre Romanesque
Pour recevoir gratuitement l'aimant de Coty, devenez membre du Cercle du Livre Romanesque et achetez notre roman d'amour du mois.

Nous vous enverrons l'annonce des romans d'amour du mois. Vous paierez \$1.00 seulement dans les dix jours de la réception de chacun des livres que vous aurez choisis. Chacun de nos livres du mois est un ROMAN D'AMOUR entièrement nouveau, jamais encore publié, qui est une exclusivité mondiale du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE. Dans les mois à venir, vous recevrez avant qu'ils paraissent en France, les nouveaux romans d'amour de DELLY, MAGALI, CLAUDE JAUNIERE, CLAUDE VIRMONNE, etc. Chaque livre seulement \$1.00 pour les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE. (Ces livres se vendent beaucoup plus cher en librairie.) Les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE ne s'engagent qu'à acheter 4 livres par an.

LE CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE LTÉE

40 rue Molière, Montréal 10, Tél.: CR. 4-9378 RM-28

Veillez m'insérer au Cercle du Livre Romanesque et m'envoyer gratis un flacon d'aimant de Coty, ainsi que votre roman d'amour du mois. Vous m'enverrez l'annonce de vos romans d'amour du mois et je m'engage à en acheter au moins quatre par an, ainsi longtemps que je resterai membre du Cercle du Livre Romanesque. Il est bien entendu que je peux quitter le Cercle du Livre Romanesque quand je veux, après avoir acheté quatre livres.

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... Âge, et moins de 21 ans

Veillez trouver ci-joint \$1.00 en paiement de votre roman d'amour du mois.

Veillez me facturer, je vous enverrai \$1.00 dès réception du flacon d'AIMANT de Coty et de votre roman d'amour du mois.

La "SURVIVANCE" . . . mythe ou réalité ?

par Claire Dutrisac

Le Canada est un pays bilingue. Voilà une des premières notions qu'on nous apprend à l'école. On nous répète, sur tous les tons, que ce bilinguisme constitue une richesse nationale. On met plus de conviction à le répéter que de rigueur à le démontrer. La réalité est plus complexe. Il suffit de sortir de la Province de Québec pour prendre conscience que le Canada est un pays anglais et que le français surnage, ici et là, en de rares îlots sans cesse battus par la vague, sans cesse menacés d'engloutissement. Les Canadiens français, tant de l'Est que de l'Ouest, sont en butte au dédain non déguisé de leurs concitoyens de langue anglaise car ils forment la classe la plus pauvre du pays. Rares sont ceux qui parviennent à se hisser au sommet de l'échelle sociale. A Vancouver, par exemple, on remarque l'influence des Japonais, nombreux et florissants, alors que celle des Canadiens français est inexistant. Pourtant, nous savons tous la lutte que mènent les nôtres pour la survivance de leur langue et la sauvegarde de leur religion. Cette lutte héroïque exige des sacrifices inouïs, sacrifices d'avantages matériels et sacrifices d'ordre moral. Il n'est pas facile de vivre au ban de la société qui nous entoure. C'est pourtant le sort des Canadiens français qui vivent en dehors de la province de Québec. Et les résultats de ces efforts ? Se voir rejetés du monde anglo-saxon et s'exprimer en un français pitoyable, méconnaissable, un jargon incompréhensible. En veut-on un exemple ? Au cours d'un voyage dans le Nouveau-Brunswick, j'entre dans un restaurant et demande à la serveuse une soupe aux légumes. Elle prétend n'en pas avoir. Je lui explique de quelle soupe il s'agit. Elle s'écrie alors : "Ah ! vous voulez dire de la soupe aux végétaux ?" J'ai donc mangé de la soupe aux végétaux, croyez-le ou non ! Je commande de la viande; elle demande : "Vous voulez vos patates 'fryées' ou 'mashées' ?" C'est à mon tour de ne pas comprendre, mon esprit n'ayant pas fait le joint entre les mots anglais "fried" et "mashed" et ces néologismes peu orthodoxes. Cette jeune fille était cependant toute fière de parler français. Moi, j'étais navré, sachant de quel prix était payé ce piètre résultat.

A Vancouver, j'ai eu le plaisir de rencontrer le R. P. Lorenzo Gélinas, S.S.S., de la paroisse Saint-Sacrement, paroisse qui groupe les Canadiens français de la ville. Ils sont neuf mille, en Colombie et, de ce nombre, quatre mille cinq cents pratiquants environ.

— Combien de prêtres administrent cette paroisse, mon Père ?

— Nous sommes cinq, ici. M. le curé est absent; il accompagne justement quelques-uns de ses paroissiens à un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré.

— Combien existe-t-il de paroisses comme la vôtre, en Colombie britannique ?

— Six, dont quatre dans le diocèse même de Vancouver, et deux à Victoria. La nôtre compte trois cents familles, mille sept cents pratiquants.

— J'ai visité votre école, elle est très jolie, très moderne. Nous avons suivi, dans le Québec, la lutte passionnée du pensionnat de Maillardville contre le gouvernement.

— Ce fut très dur. Les écoles confessionnelles devaient payer une taxe au gouvernement de la même manière qu'une maison de commerce. Les Canadiens

français se sont révoltés et ont décidé de ne pas payer. La municipalité a saisi les écoles, mais n'a pas osé chasser les enfants. L'affaire a rebondi au Parlement provincial de Victoria. Après de longues discussions, le gouvernement a voté une loi exemptant les écoles confessionnelles du paiement de la taxe. Les écoles juives comme les écoles catholiques ont bénéficié de cette loi. Mais cette victoire est

due uniquement aux Canadiens français. — Mais je crois que vous devez soutenir vos écoles, financièrement ? — En effet; l'exemption de taxes est un premier pas vers l'obtention d'un régime aussi libéral que celui dont jouit, dans le Québec, la minorité de langue anglaise. Les enfants de nos écoles doivent payer de \$2.50 à \$3.00 par mois pour s'instruire.

français. — Mais je crois que vous devez soutenir vos écoles, financièrement ?

— En effet; l'exemption de taxes est un premier pas vers l'obtention d'un régime aussi libéral que celui dont jouit, dans le Québec, la minorité de langue anglaise. Les enfants de nos écoles doivent payer de \$2.50 à \$3.00 par mois pour s'instruire.



Ce merveilleux pays de pics rocheux se mirant dans des lacs aux eaux vertes est-il celui des Canadiens français tout autant que celui des Canadiens anglais? Sommes-nous chez nous, dans l'Ouest du Canada?



La mer de glace canadienne, le "Columbia Ice Field", étale ses vagues figées où le soleil se joue comme sur une mer mouvante... La lumière crée le mouvement de cette masse immobile...

— L'instruction est déjà une charge onéreuse pour les parents. Consentir à ces frais dès la première année d'école démontre un attachement extraordinaire au français et au catholicisme.

— Et ce n'est pas tout; songez à l'obstacle que représente la distance.

— Combien avez-vous d'enfants inscrits ?

— Nous en attendons environ 140, en septembre.

— Vous êtes entièrement libres quant à l'enseignement que vous donnez ? L'état ne fait aucune pression, aucune restriction ?

— Pourvu que nous soyons fidèles au programme scolaire, nous sommes entièrement libres.

— A votre avis, le français gagne-t-il du terrain ?

— De plus en plus.

— Sur le plan social, quelle est la position des Canadiens français ?

— Ils sont en état d'infériorité. Notre population est composée en majeure partie d'ouvriers ou de petits propriétaires et commerçants. Cependant, 85% d'entre eux sont propriétaires. Mais l'élément anglais, c'est évident, domine la vie économique de la province et constitue la classe riche et puissante. Toutes les affaires se font en anglais. Nous avons donc très peu d'occasions de parler français.

— Dans les familles, de quelle langue use-t-on ?

— Hélas ! rares sont les familles où l'on parle uniquement le français.

— Et quelle est la qualité du français qu'on parle ?

— Très mauvaise. On dira, par exemple : "Est-ce que j'ai le temps d'aller chercher mon livre dans le 'pew' (banc) ?"

— Dans ces conditions, peut-on légitimer une lutte aussi ardue pour la survivance d'un langage aussi pauvre ?

Ma question fait bondir le Père Gélinas qui s'écrie avec fougue :

— Mais certainement, mademoiselle. Songez que la langue est la gardienne de la Foi et que ceux des nôtres qui cessent de parler français abandonnent finalement toute pratique religieuse et glissent dans l'indifférence totale.

La langue, gardienne de la Foi... Je me demande jusqu'à quel point la religion gagne à lier son sort à celui d'une langue. Ne vaudrait-il pas mieux être catholique simplement parce que le catholicisme représente à nos yeux la seule et vraie religion, indépendamment du langage dans lequel on s'exprime ? Et ne vaudrait-il pas mieux également aimer le français pour lui-même, pour sa beauté et sa douceur et la richesse de sa culture plutôt que de le réduire à un moyen de conserver sa religion ? Car enfin, le jour où l'on prouvera (et c'est relativement facile) qu'il est possible de parler anglais tout en restant catholique, quel sera, chez nous, le sort de la langue française ? Ce principe me semble bien relatif, même s'il faut convenir que, dans le contexte social où vivent nos frères des autres provinces, il peut prendre caractère d'absolu.

— D'ailleurs, continue le P. Gélinas, nous songeons à organiser des cours de français pour adultes. Les groupes de la Survivance française nous aident beaucoup. J'ai une entière confiance dans l'avenir du français à travers tout le Canada. Et puis, les gens du Québec peuvent beaucoup pour nous. Non seulement par le secours de leurs deniers, mais

par la sympathie qu'ils nous donnent, par l'intérêt qu'ils portent à nos difficiles combats. Vous ne pouvez savoir quelle joie nous éprouvons à recevoir les groupes de la Liaison française; nous cessons alors de nous sentir isolés. Car, on ne peut se le cacher, nous sommes entourés d'une hostilité sourde qui, pour n'être pas une aversion déclarée, est tout de même pénible. Plus vous parlerez français, ici, comme touristes, plus vous exigerez du français lorsque vous correspondrez avec nos maisons d'affaires, plus vous nous seconderez.

Cet appel est vraiment touchant; il devrait résonner au fond de nos coeurs, nos coeurs de bien-pensants englués de confort spirituel et social.

Le P. Gélinas, homme de la génération d'avant-guerre, est convaincu de la cause qu'il sert. On peut se demander si la jeunesse actuelle partage ses sentiments, si, pour elle, la langue française incarne une valeur humaine et culturelle et si, enfin, leur Foi est conditionnée par le français.

Le hasard m'a bien servie qui m'a mise en présence de deux jeunes Albertains qui militent précisément dans les cadres de la "Relève Albertaine". Paul Morin et Henri Breault sont tous deux étudiants en philosophie au collège St-Jean, d'Edmonton. La situation des Canadiens français, en Alberta, est plus reluisante qu'en Colombie. D'abord, ils sont beaucoup plus nombreux: 40,000 environ. Ils ont déjà leur poste de radio. Dans les foyers, on parle les deux langues du pays.

— Pourquoi désirez-vous tellement parler le français ?

La riposte vient, spontanée :

— Parce que c'est nous-mêmes, parce que ça fait partie de notre personnalité.

— Etes-vous acceptés de vos concitoyens de langue anglaise ?

— Oui; d'ailleurs, ces derniers font de notre lutte une affaire de religion. Dès l'instant où nous évitons de discuter de problèmes religieux, nos compatriotes nous acceptent volontiers dans leurs groupes.

— Très souvent même, pour nous faire plaisir, ils s'efforcent d'apprendre quelques mots de français pour nous les servir, à l'occasion.

Paul me raconte qu'un de leurs copains, un jeune homme de vingt et un ans, a décroché une très belle situation, à Vancouver, grâce à son bilinguisme.

— Le collègue que vous fréquentez, à Edmonton, est-il de langue française ?

— En partie. Les sciences nous sont enseignées en anglais, les autres matières, tels la religion, la philosophie, l'histoire, le latin, etc., en français.

— Notre collègue est d'ailleurs affilié à l'université d'Ottawa.

— Quel but poursuit la "Relève Albertaine" ?

— Nous désirons former des chefs pour conserver notre langue. Nous espérons fonder, un jour, une fédération qui reliera les uns aux autres tous les groupements qui mènent bataille pour le français.

— Dites-moi, en Alberta, les Canadiens français forment-ils la classe pauvre de la société ?

— Nous n'avons pas de chiffres précis à vous citer, mais selon notre impression, les nôtres sont tout aussi prospères que les autres habitants de notre ville; les professionnels sont nombreux dans nos rangs. Nous avons des réunions hebdomadaires et un congrès annuel, à la Relève. Nous incitons particulièrement nos membres à correspondre avec les Canadiens français des autres provinces.

Encore un appel du fond d'une solitude ! Ces deux jeunes gens ont exprimé avec force et conviction leur amour du doux verbe de France et leur foi dans l'avenir. Ils sont, ils veulent demeurer des Canadiens français.

D'après une définition qui ne manque pas de sel, l'optimiste serait celui pour

qui une bouteille est à demi-pleine et le pessimiste celui pour qui une bouteille est à demi-vide. C'est une définition de Normand ! Le problème de la survivance du français par tout le Canada ne nous laisse pas moins perplexes. Les difficultés matérielles, la pauvreté relative des Canadiens français, l'hostilité de leur entourage, l'influence américaine qui s'exerce si fortement sur tout l'ensemble du pays par le truchement de la télévision, de la lecture et des sports, la mauvaise qualité du français qu'on réussit,

de peine et de misère, à maintenir, tout semble nous mener, à plus ou moins brève échéance, à l'assimilation. Pourtant, il nous reste une raison d'espérer et c'est de l'histoire qu'on la tire. Lors de la prise du Canada par l'Angleterre, la situation de nos ancêtres était encore plus minable que la nôtre, au XXe siècle. Leur volonté opiniâtre a triomphé. Grâce à leur courage, à leur entêtement, nous avons évité l'assimilation. On peut donc, avec de meilleures données, faire autant et même mieux. La question en litige :

le voulons-nous avec autant de force qu'ils l'ont voulu ? Le peuple le veut-il vraiment qui accepte le mode de vie américaine sans résistance aucune et qui, parlant avec des mots français, construit des phrases anglaises et acquiert peu à peu une mentalité anglo-américaine ?

Il ne s'agit plus de luttes contre un ennemi extérieur, nous devons le comprendre. Il s'agit d'être nous-mêmes. L'alternative se pose toujours : "Etre... ou ne pas être"... Nous avons le choix.

(Photos : C.N.R.)

FAITS DE VOS MAINS

8789 — Une petite veste apparemment de fourrure ! Très amusante pour les "parties" d'hiver. 12-20, 50 cents.

8788 — La veste sans manches indispensable avec la jupe sport. En orlon. Tailles 12-18 ans, 50 cents.

8643 — Un cadeau de rêve... la chemise de nuit courte en mousseline de nylon à pois. Tailles 12-20, 35 cents.



INDICATIONS EN FRANCAIS

imprimées sur chaque pièce des patrons modernes imprimés "Butterick"

8643

Ces patrons sont des patrons imprimés Butterick. Si vous ne pouvez les obtenir au magasin, adressez directement votre commande à la Cie Butterick Inc., 528, ave Evans, Toronto 14.

Comment réussir les coiffures nouvelles

par Rachel Dauray

Vous aurez besoin de gros rouleaux de crin, de plastique ou de métal, de plusieurs pinces longues et courtes, d'ouate et d'un "hair spray" de qualité.



LE PAGE

Fixez un gros rouleau d'ouate d'une oreille à l'autre, sous les cheveux relevés.



LE MI-COURT

Les cheveux doivent être peignés à plat sur le dessus; puis vaporisez toute la tête.



LA FRANGE FOLLE

Vaporisez généreusement toutes les mèches du front, lesquelles formeront la frange.



Rabattez les cheveux, vaporisez, roulez les mèches sous le rouleau, mettez des pinces longues au-dessus du rouleau, vaporisez de nouveau.



Mèche après mèche, passez le peigne lentement, en descendant, au bout de la mèche, relevez-le brusquement; vaporisez de nouveau au besoin.



Repoussez les mèches, puis fixez un gros rouleau d'ouate. Vaporisez au besoin; enroulez les mèches sur le rouleau, attention aux bouts.



Laissez sécher, enlevez rouleau et pinces; peignez, ramenez des mèches sur le front.



C'est le coup de peigne en remontant qui donne le flou, la souplesse de la coiffure.



Peignez par en-dessous pour rendre la frange plus floue. (Photos: Adorn Hair Spray.)

CONFIDENTIELLEMENT

(Suite de la page 9)

Et nous apprenons qu'un autre prix, le Prix du Roman d'amour canadien offert par La Revue Moderne et le Cercle du livre romanesque, qui ne sera décerné qu'en janvier 1960 celui-là, sera publié à Paris.

C'est ce que nous annonçait lors d'un récent voyage, M. Maurice Dumoncel, propriétaire des Editions Tallandier, éditeurs de Delly, Max du Veuzit, Magali et de tous les plus importants auteurs français de romans d'amour.

Le roman primé passera aussi tout probablement en feuilleton dans un grand journal parisien.

C'est dire qu'en plus du montant de \$750 qui accompagne le Prix au Canada, la gagnante — ou le gagnant — remportera des sommes assez considérables en France.

Et avant de vous quitter, en ce premier mois de l'année, permettez-moi de vous souhaiter, ainsi qu'à ceux qui vous sont chers, une bonne et heureuse année! (Photos: Marce, Piaz et Lausanne.)

POUR L'AMOUR...

(Suite de la page 17)

sentiment. Il a résolu d'épouser Ariane qui n'a rien fait pour l'aguicher, reconnaissions-le. Rien ne le fera changer d'avis.

— C'est ce que nous verrons, dit Germaine d'un air sombre.

Et Nicolas qui connaissait l'entêtement de sa femme se prit à trembler.

CHAPITRE IV

Ce même jour, l'après-midi, Ariane avait repris son travail. Elle avait spécifié que rien ne serait changé à sa situation avant Pâques, date où serait célébré leur mariage. Elle ne voulait pas laisser Hervé dans l'embarras. Elle comptait, d'ailleurs, continuer à travailler une fois mariée et devenir plus étroitement la collaboratrice de son mari, car ce travail de l'imprimerie la passionnait.

Ce répit de trois mois lui serait à peine suffisant pour s'habituer à l'idée du radical changement qui allait s'opérer dans son existence. Et dont la perspective, par moments, l'effrayait un peu.

D'autre part, elle voyait Hervé si heureux — une véritable résurrection — et elle était si émue de penser qu'elle ne regretterait pas le consentement qu'il lui avait arraché et qu'elle lui avait donné dans un grand élan de pitié.

Elle se sentait un peu étourdie, troublée.

Hervé, de son côté n'avait pas la tête à la correspondance. Il avait l'oeil brillant, le geste vif, le sourire attendri. Ses yeux ne pouvaient se détacher du ravissant visage de sa fiancée.

— Puis-je vous demander, Ariane, de descendre aux « Clymer », les presses américaines, pour remettre ce paquet d'épreuves qu'on doit attendre. Cela ne vous ennuie pas?

— Mais non, dit la jeune fille amusée des précautions que prenait maintenant Hervé comme s'il s'adressait à une princesse. A qui dois-je les remettre?

— Vous les remettrez à mon neveu Patrice.

— C'est que... je ne connais pas votre neveu.

— N'importe qui vous conduira à lui. Et priez Patrice de vous confier, en échange, le clichage du prochain numéro de « L'Art en France », la belle revue que nous imprimons.

— Je la connais, dit Ariane, et je l'ai admirée.

Le visage de l'imprimeur s'éclaira.

— C'est du joli travail, convint-il, et très minutieux. Nous ne laissons rien au hasard. Patrice en est seul responsable et je me fie à lui, mais j'aime bien superviser et il a oublié de me montrer les reproductions en couleurs du prochain numéro.

Ariane se leva avec empressement, pas fâchée de se détendre cinq minutes, après le surprenant événement qui l'avait agitée.

Elle descendit au rez-de-chaussée, traversa la salle des linotypes, devant lesquelles les employés s'affairaient.

Elle s'enquit auprès d'Ernest, le concierge de l'endroit où se trouvait M. Patrice Croizeux.

— Je vous montre le chemin, dit le brave homme, tout content qu'on eût recours à ses bons offices, et pour qui Ariane était maintenant un visage familier.

Il la guida vers une grande salle où les machines «Clymer» dressaient leurs formes tourmentées.

Deux jeunes gens, l'un roux, en combinaison kaki, petit malingre avec un visage grêlé de taches de rousseur, l'autre grand et svelte, en complet clair, causaient avec animation. Le plus grand lui tournait le dos. Ariane ne vit qu'un casque brillant de cheveux châtain ondulés, un cou rond et ferme, jailli d'un col de chemise bleue ciel, et pareil à un fût de colonne.

— M'sieu, dit le vieux concierge, voici Mlle de Bryonne, la secrétaire de M. Hervé, qui vous demande.

(« Encore un qui sera étonné d'apprendre nos fiançailles ! ») songea Ariane.

Le grand jeune homme se retourna et Ariane reçut le choc d'un regard bleu d'acier. Ce jeune visage si grave, si réfléchi l'intimida. Elle expliqua le but de sa mission. Il l'écouta sans l'interrompre, prit le paquet d'épreuves, puis déclara :

— Parfait, je vais vous donner en échange, les reproductions des tableaux qui doivent paraître dans : «L'Art en France». Si vous voulez bien venir jusqu'à mon bureau ?

Il serra la main de son camarade.

— A ce soir, Max. Je dîne avec toi au «Petit Matelot». Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on me verra à la table familiale, dit-il en riant.

D'une allure nonchalante, il se dirigea vers un bureau, tout en vitres, assez vaste, qui empiétait sur la salle. Une table de dessinateur, posée sur tréteaux et surchargée de papiers, un classeur et deux tabourets de paille composaient tout l'ameublement.

Ariane pénétra derrière lui dans la pièce.

Patrice fourragea sur sa table et en ramena une liasse de feuillets, ceinturés d'un élastique plat qu'il retira.

— Voyez les belles images, dit-il, en étalant devant elle, sur la table, les larges feuilles de papier glacé. Ce sont, pour notre prochain numéro, les reproductions, en héliogravure, des chefs-d'oeuvre de la pinacothèque de Munich, récemment exposées au Petit Palais.

Elle se pencha, par-dessus son épaule, pour mieux admirer.

C'était, d'abord, le portrait de la femme de Van Dyck, en ample robe de satin moiré, aux reflets chatoyants, assise et jouant un instrument de musique. Ensuite une tête de vieil homme d'Holbein, puis le célèbre portrait d'Hélène Fourment, la femme de Rubens, avec son petit garçon. Enfin, une Sainte-Famille de Rembrandt.

— Les couleurs sont très bien venues, dit Ariane.

— Oui, ces bleus et ces rouges chantent. La reproduction n'est pas indigne des belles toiles de maître, qu'en pensez-vous ?

— Je la trouve excellente.

Une lueur brilla dans le regard du jeune homme.

— Vous me faites plaisir. Ce n'est pas commode, vous savez de choisir les couleurs. Les encres d'imprimerie typographiques et lithographiques sont d'une telle variété !

— Oui ? demanda-t-elle toujours désireuse de s'instruire.

— Voyez plutôt le catalogue. Rien que pour le bleu, vingt et une nuances ! Le bleu national No 1213, sobre et austère, le bleu de Prusse (une jolie lessive), le bleu brillant, le bleu noir, le bleu violacé, le bleu turquoise (celui de la mer dans la grotte de Capri), etc...

— Je n'aurais pas cru qu'il y en eût tant !

— Les verts sont moins nombreux. Neuf nuances ! Le vert jade, le vert émeraude, le vert laque, le vert lumière (aux profondeurs océanes), le vert irlandais clair (qui évoque tous les tendres feuillages du printemps).

Elle l'écoutait, charmée.

— Douze nuances de jaunes : le jaune souci, comme la fleur, la mandarine et l'orange, comme les fruits, etc...

— De belles teintes.

— Les rouges ont des différences encore plus subtiles : le vermillon pur anglais (vous croyez voir les uniformes rutilants des "horse-guards"), le rubis, l'écarlate, le Bordeaux, le ponceau, la garance, le carmin, le rouge marocain (tous les cuirs du Magreb et la tunique de Bournazel, étoilée de sang), voilà la teinte purpurine de vos lèvres, le rouge feu des incendies ou de la flamme d'amour.

Elle leva les yeux vers lui, il baissa les siens.

— Maintenant toute la gamme des violets et des bruns. Ils ont de jolis noms : Sanguine, sépia, terre d'ombre brûlée... Oh ! la couleur, quelle joie ! murmura-t-il.

— Vous êtes peintre ? ne put s'empêcher de demander Ariane.

Il eut un sourire de gosse confus qui le fit paraître soudain très jeune.

— J'aurais voulu être peintre, dit-il, et j'ai fait l'Ecole des Beaux-Arts. Mais on avait besoin de moi dans l'imprimerie familiale et je n'ai pas voulu les décevoir... Ce qui ne m'empêche pas de peindre pour moi à mes moments perdus. On ne choisit pas toujours dans la vie...

— Oh non !

Il fixa sur elle son regard bleu scrutateur, sous lequel elle se troubla.

Il fut sur le point de formuler une question mais se tut et déclara seulement :

— J'aime ce portrait de jeune femme, par Van Dyck, dit-il, le modèle est d'une beauté d'âme parfaite.

Levant les yeux sur Ariane, il murmura d'un air pensif :

— Vous lui ressemblez. Même ovale, aux traits réguliers, avec le front si pur, les sourcils bien dessinés, qu'encadrent les boucles châtaines, le nez droit, la bouche petite, les yeux bleu gris lumineux, pleins de pensée.

— Je ne suis pas aussi jolie que ce ravissant portrait !

Il ne prit pas la peine de protester et enchaîna :

— Seul le regard n'est pas le même. L'expression du vôtre serait plutôt celle que Rembrandt a donné à sa "Jeune fille à la fenêtre", dont le portrait se trouve à la Dulwich Gallery de Londres, un regard d'attente passionnée et rêveuse. On voudrait savoir ce qu'elle guette ainsi à la fenêtre, sa jeune fille. Est-ce le vol d'un nuage qui lui fournira la solution de l'énigme de la vie ? Est-ce un défilé militaire, le passage de la diligence, ou la venue d'un inconnu qui décidera de son existence entière ?

Il se tourna vers elle, comme si Ariane pouvait fournir une réponse à sa question.

— Je ne connais pas ce portrait, dit-elle

en souriant, et ne puis vous donner mon opinion.

Quel drôle de tour prenait leur conversation !

Elle s'étonnait de se trouver si vite, sur un pied de camaraderie, presque d'intimité, avec ce jeune homme qu'elle n'avait jamais vu. Sans doute, leur jeunesse les mettait-elle de plain-pied, à l'unisson ?

— On m'avait bien dit que vous étiez plein de fantaisie, dit-elle.

— Qui vous a parlé de moi ? demanda-t-il vivement. La famille me juge assez mal et ne me comprend guère.

— Votre oncle vous rend justice.

— Ce cher Hervé ! Je l'aime de tout mon coeur.

Son accent vibra de tendresse.

— Avec lui, dit-il, je suis plus en confiance qu'avec mes parents.

Il s'assit sur le coin de la table et tendit à la jeune fille son étui à cigarettes.

— Merci, dit-elle, je ne fume pas.

— Vous permettez ?

— Je vous en prie.

Il alluma une cigarette et en tira quelques bouffées, les yeux mi-clos.

— Alors, fit-il tout à coup comme elle faisait mine de se retirer, vous vous intéressez à l'imprimerie ?

— Je fais mon apprentissage.

— C'est un métier passionnant, quoique parfois on se sente un peu enfermé et qu'on ait envie de courir le vaste monde.

— Vous avez beaucoup voyagé ?

— Pas autant que j'aurais voulu. Je connais l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne. J'espère aller prochainement en Amérique et au Canada.

— Moi aussi j'aurais aimé voyager. Avec mon père, j'avais visité la Scandinavie. S'il avait vécu, j'aurais vu avec lui l'Afrique du Nord qui m'attire.

— Partie remise ! Vous découvrirez ce pays, un jour, avec votre mari...

Elle tressaillit. Savait-il qu'elle était fiancée avec Hervé ? Mais non, impossible !

Soudain, tombée la griserie légère qui l'avait soutenue jusqu'alors, elle fut prise de panique à la pensée du "oui" fatidique qu'elle avait prononcé. Son visage mobile dut refléter son désarroi, car Patrice qui l'observait, sans en avoir l'air, remarqua :

— C'est l'idée du mariage qui vous offusque ? Vous êtes une indépendante, hostile au lien matrimonial ?

— Pas du tout, prononça-t-elle vivement.

Elle faillit ajouter :

— Je vais épouser votre oncle.

Mais un bizarre sentiment de pudeur mit un sceau sur ses lèvres. C'était à Hervé d'avertir son neveu.

— Je comprends qu'on y réfléchisse à deux fois avant de s'engager pour la vie entière, dit-il pensivement. Il faut être bien sûr que l'être à qui on donne sa foi fera votre bonheur et que vous ferez le sien.

A mesure qu'il parlait, une véritable angoisse étreignait Ariane. Avait-elle assez pesé sa décision ? N'avait-elle pas été imprudente de donner si vite son consentement ?

Il ne lui vint pas à l'esprit, tant les paroles du jeune homme trouvaient un écho dans son esprit, que Patrice lui exposait peut-être ses propres perplexités et son appréhension à l'idée de lier son sort à celui de la jolie Denise Saint-Héral que sa famille souhaitait lui voir épouser.

Un long silence s'établit entre eux.

— Il faut que j'emporte les clichés, dit-elle enfin à regret. On les attend.

— Ne le faites pas attendre, dit Patrice avec une pointe de dépit.

(Suite en page 24)

En Europe... chez vous... partout!

La gamme des liqueurs françaises — Importées depuis 1775

Marie Brizard

La saveur subtile et le bouquet incomparable des fines liqueurs Marie Brizard en font le choix unanime des gourmets. Comme apéritif ou digestif, buvez ce qu'il y a de meilleur... Marie Brizard!

OFFICE GÉNÉRAL DES GRANDES MARQUES, LTÉE



La cuisine avec

HÉLÈNE GOUGEON

Autant il vous faut d'imagination pour décorer une table

AUTANT IL VOUS EN FAUT POUR APPRÊTER LE PORC

On dit souvent qu'il n'y a pas deux cuisinières qui apprêtent le même plat avec le même résultat. Je pensais à cela en faisant cuire des côtelettes de porc d'après la recette d'un cuisinier réputé et, finalement, j'ai dû admettre qu'il y avait sa manière et la mienne — et j'aime les deux quoiqu'elles ne se ressemblent aucunement. On peut dire la même chose, je crois, des décorations de table. Donnez les mêmes éléments de décorations à cinq femmes et vous aurez cinq tables différentes. Ceci s'applique particulièrement aux décorations florales ou au centre de table. Je ne parle pas de la femme qui achète du fleuriste pour \$10 un centre de table tout fait, mais de celle qui réussit une table ravissante sans dépenser d'argent. Celle qui vit à la campagne a en surabondance tout ce qu'il faut pour créer des choses originales. Cela est un peu plus difficile à la ville.

J'ai rapporté d'un séjour à la mer l'été dernier des morceaux de bois flotté dont je me sers tout l'hiver pour mes décorations de table. Des pommes de pin, des fruits frais et quelques belles branches dénudées m'aident aussi. Les chatons de saule qui durent saison après saison, les immortelles, les baies séchées qui adhèrent aux branches durant des mois, les feuilles cirées, voilà toutes choses qui décorent ma table sans me coûter un sou.

Une de mes amies prétend que ce n'est pas tant la somme d'imagination

qui compte mais ce qu'on lui fait rendre. Pour sa part, quand elle est à court d'idées, elle se promène au jardin ou dans la campagne tout près et invariablement, elle revient avec une ou deux choses agréables à l'oeil. L'un de ses plus jolis arrangements floraux est une gerbe d'herbes folles séchées et d'immortelles.

La faculté de regarder autour de soi avec un oeil tout neuf devrait aussi s'appliquer à la préparation des repas. Pensez au porc qu'on apprête presque toujours de la même façon. Je vous donne ici quelques recettes pour différentes coupes de porc, mais apprêtées d'une manière un peu nouvelle.

RÔTI DE PORC À L'ANIS

1 rôti de porc; sel et poivre; 1 c. à soupe de persil haché; 1 pointe d'ail émincé; farine; 1 tasse de bouillon de poulet; ½ tasse de vin blanc ou de jus de pomme; 1 c. à soupe de graines d'anis ou 1 c. à soupe de fenouil (tous deux facultatifs).

Saupoudrez le rôti de sel et poivre et faites des incisions profondes à l'aide d'un couteau tranchant.

Remplissez les incisions de persil et d'ail mélangés.

Frottez le rôti avec de la farine et mettez 30 minutes dans un four à 350°.

Mélangez le bouillon (ou 2 cubes de bouillon de poulet dans une tasse d'eau bouillante), le vin et les graines d'anis

(qu'on achète pour 10 cents à l'épicerie) ou le fenouil et laissez mijoter 15 minutes.

Abaissez le four à 300° au bout de la première demi-heure et laissez rôti jusqu'à ce que le porc soit bien cuit (40 minutes par livre). Tous les quarts d'heure, ajoutez du bouillon et quand il n'y en a plus, arrosez le jus contenu dans la lèchefrite.

Servez le rôti avec son jus.

SAUCISSES ET LENTILLES

1 tasse de lentilles sèches; 1 pinte d'eau froide; ⅓ de tasse d'oignons émincés; 1 c. à soupe de persil haché; ½ pointe d'ail pelé et émincé; 3 c. à soupe de céleri émincé; 2 c. à soupe de sel; ⅓ de c. à soupe de poivre; 1 c. à soupe de gras d'huile végétale; 1 c. à soupe de farine; ½ livre de saucisses; 2 tomates moyennes tranchées et pelées ou 1 petite boîte, égouttée.

Lavez les lentilles, trie-les puis laissez-les tremper toute la nuit dans de l'eau froide. Egouttez, mais conservez le liquide.

Faites chauffer 2 tasses de ce liquide. Ajoutez lentilles, oignons, persil, ail, céleri, sel et poivre.

Laissez cuire, dans une casserole couverte, 12 à 15 minutes, ou jusqu'à ce que les lentilles soient à peu près tendres.

Egouttez, mesurez le liquide et ajoutez suffisamment du liquide mis de côté ou d'eau pour faire 1¼ tasse de liquide. Mettez de côté.

Mettez le mélange de lentilles dans un plat beurré allant au four de 10 x 6 x 2 pouces.

Faites fondre le gras dans une casserole, ajoutez la farine en brassant et 1¼ tasse du liquide mis de côté. Laissez cuire jusqu'à épaississement et versez sur les lentilles.

Mettez les saucisses dans une poêle froide et faites-les cuire à feu bas 12 à 15 minutes ou jusqu'à cuisson complète, les retournant une fois ou deux et enlevant le gras à mesure qu'il s'accumule.

Mettez les saucisses et les tomates, saupoudrées de sel, sur les lentilles.

Faites cuire 20 minutes dans un four à 350°. (Pour 4 personnes.)

CÔTELETTES DE PORC À LA CRÈME SURE

4 côtelettes de longe de porc de ½ pouce d'épaisseur; farine assaisonnée; 4 clous de girofle; gras de porc ou graisse; ½ tasse d'eau; ½ feuille de laurier; 2 c. à soupe de vinaigre; 1 c. à soupe de sucre; ½ tasse de crème sure; ¼ c. à thé de sarriette.

Farinez les côtelettes de farine assaisonnée et piquez chacune d'un clou de girofle.

Dorez légèrement les côtelettes dans un peu de gras de porc chaud ou dans de la graisse et mettez-les dans un plat allant au four.

Mélangez eau, feuille de laurier, vinaigre, sucre, crème sure et sarriette. Faites chauffer et versez sur les côtelettes.

Couvrez le plat et faites cuire les côtelettes 1 heure dans un four à 350°. (Pour 4 personnes.)

PATTES DE PORC

6 pattes de porc; eau salée; 2 feuilles de laurier; 6 clous de girofle; 1 carotte hachée; ½ tasse de céleri et feuilles hachés; 2 oignons hachés; ¼ de tasse de vinaigre de vin ou ¼ de tasse de jus de pomme; sel et poivre; 1 c. à soupe de sirop de blé d'inde; 2 à 3 c. à soupe de fécula de maïs.

Demandez au boucher de couper les pattes en plusieurs morceaux. Brossez-les bien.

Recouvrez la viande d'eau salée, amenez à l'ébullition et laissez mijoter 10 minutes. Egouttez et recouvrez d'eau fraîche.

Ajoutez feuilles de laurier, clous, légumineuses, vinaigre ou jus de pomme, sel et poivre. Couvrez et laissez mijoter 2 heures ou jusqu'à ce que la viande soit tendre.

Laissez refroidir les pattes dans le bouillon, enlevez le gras, filtrez le bouillon dans la passoire, ajoutez le sirop et épaissez avec la fécula.

Servez avec une purée de pommes de terre et du beurre maître d'hôtel. (Pour 4 à 6 personnes.)

BEURRE MAÎTRE D'HÔTEL

4 c. à soupe de beurre; sel et poivre; 2 c. à soupe de jus de citron; ½ c. à thé de moutarde; 1 c. à soupe de persil haché.

Amollissez le beurre dans la cuisine chaude, mêlez-y tous les ingrédients et mettez au réfrigérateur jusqu'au moment de servir.

CÔTELETTES AU FOUR

6 côtelettes de porc épaisses; huile; estragon; sel et poivre; 4 pommes, non pelées; 4 oignons moyens; ½ tasse de sucre brun; 2 c. à soupe de cannelle; 2 c. à soupe de beurre; jus de citron; ¼ de tasse d'eau.

Frottez les côtelettes d'huile, saupoudrez d'estragon, de sel et poivre et dorez sur feu haut.

Disposez un lit de pommes hachées et épépinées et d'oignons tranchés dans un plat à gratin profond. Saupoudrez de la moitié du sucre brun et de la cannelle mélangés.

Mettez les côtelettes sur le lit et saupoudrez du reste du sucre brun et de la cannelle. Parsemez de noix de beurre.

Versez le jus de citron et l'eau sur les côtelettes, couvrez et mettez une heure ou plus dans un four de 325°. Enlevez le couvercle dix minutes avant la fin de la cuisson. (Ce plat parfume délicieusement la maison.)

PORC À L'ORIENTALE

½ tasse de sauce soya; 3 c. à soupe de sucre; 2 oignons verts hachés; 2 pointes d'ail émincé; ½ c. à thé de poivre; ½ c. à thé de gingembre en poudre; 1 c. à soupe de graines de sésame (facultatif); 2 livres de longe de porc; 1 c. à soupe d'huile d'arachides.

Mélangez sauce soya, sucre, oignons, ail, poivre, gingembre et graines de sésame dans un bol et brassez.

Coupez le porc en tranches de ¼ de pouce (ou demandez au boucher de le faire).

Marinez ces tranches dans le mélange sauce soya 2 ou 3 heures. Remuez le porc fréquemment. Retirez de la marinade et déposez la lèchefrite qui va sous le gril. Vous aurez auparavant beurré légèrement la lèchefrite d'huile d'arachides.

Faites cuire 10 minutes sous le gril, la porte du fourneau entr'ouverte, tournez une fois. Pendant que la viande cuit, faites chauffer la marinade que vous servirez chaude dans une saucière. (Pour 6 personnes.)

On peut aussi cuire la viande au poêlon mais très lentement.

CÔTES DE PORC DANOISES

4 livres de côtes de porc (spare ribs); 1 tasse d'eau; 1 livre de pruneaux dénoyautés; 6 pommes; 1 c. à thé de sel; ½ c. à thé de poivre.

Demandez au boucher de fendre les côtes au milieu mais laissez-les entières.

Versez l'eau sur les pruneaux et amenez à l'ébullition.

Retirez du feu et laissez tremper 5 minutes.

Pelez les pommes, enlevez les coeurs et coupez en tranches de ¼ de pouce. Ajoutez aux pruneaux.

Egouttez pruneaux et pommes. Disposez les côtes, assaisonnées de sel et poivre, dans une lèchefrite peu profonde. Recouvrez de la moitié du mélange pru-



Menu idéal pour les jours froids: un rôti de porc suivi d'un excellent dessert de pommes et de noix.

neaux et pommes. Rabattez sur ce mélange les côtes à l'endroit où elles ont été fendues. Fixez les côtes avec des brochettes (skewers).

Faites cuire 1½ heure ou plus dans un four de 350°. Si la lèchefrite se dessèche durant la cuisson, ajoutez plusieurs fois un peu d'eau chaude.

Servez accompagnées d'une sauce faite avec le jus de la cuisson et additionnée de quelques cuillerées à soupe de gelée de pommes. (Pour 8 personnes).

FÈVES AU LARD ET SAUCISSES FUMÉES

2 boîtes (format de 1 livre) de fèves au lard; 1 c. à soupe de sauce Worcestershire; ½ c. à thé de sel d'oignon; 1 c. à

thé de moutarde préparée; ¼ de tasse de catsup; 2 c. à table de sucre brun; 1 livre de saucisses fumées (wieners); huile végétale.

Mélangez tous les ingrédients à l'exception du sucre, des wieners et de l'huile.

Mettez le mélange dans un grand plat allant au four ou dans 4 petits plats individuels allant au four. Saupoudrez de sucre brun.

Fendez les wieners en deux dans toute leur longueur. Disposez sur les fèves et passez un pinceau enduit d'huile.

Faites cuire dans un four de 325° 25 minutes ou jusqu'à ce que le mélange bouillonne et que les wieners soient légèrement brunis. (Pour 4 personnes.)

L'AIMABLE...

(Suite de la page 12)

— Vous êtes drôle, dit Margaret. Ça m'amuse, un homme en colère.

Je vis rouge. J'arrachai l'appareil à Margaret, j'allais le jeter à terre, le piétiner, me livrer à je ne sais quel acte de vandalisme quand Jacques Garant me le prit des mains :

— Il suffit de brouiller la pellicule, dit-il doucement.

Il appuya sur le dé clic, remit l'appareil à Margaret qui trépidait de rage. Il se tourna vers moi. De nouveau, c'était ce long regard indéfinissable qui disait tant de choses. Puis, brusquement, il détourna les yeux, rentra chez lui.

— Eh bien, venez, dit Margaret. Vous vous êtes rendue assez ridicule, non ?

J'en entendis de dures sur mon ingratitude tout le long du sentier. Wallace essaya, sans quitter son air endormi, un récit détaillé de l'insolence, de la grossièreté de Jacques et de ma conduite inexcusable.

Je n'étais pas du tout touchée par ces reproches. Je me disais que Jacques avait constaté que j'étais de son côté. Et ce long regard...

Tout à coup, je me rappelais un livre que j'avais lu pendant l'hiver, un roman régional, fort, simple, profond. L'action se déroulait dans un village de montagne. Ainsi s'expliqueraient le cliquetis de la machine à écrire. Mais l'auteur, Jacques Darsenne, était riche, connu. Comment l'imaginer vivant dans une mesure, valet de ferme. Impossible. J'avais des idées folles.

De retour à l'hôtel, je courus me réfugier dans ma chambre. Les projets les plus fous me passaient par la tête. Prendre l'auto et retourner au cirque d'Archiane... Je n'avais pas peur de la colère de Margaret, mais j'avais peur de sa colère à lui. La façon brusque dont il m'avait tourné le dos... Mais, l'expression de ce visage si sensible...

Deux coups légers frappés à la porte. C'était Marisette.

— Vous n'avez besoin de rien ?

Il était évident que ce n'était pas ses devoirs d'hôtesse qui l'avait attirée dans ma chambre. Elle était toute curiosité.

— Vous avez entendu l'histoire, dis-je rougissant malgré moi.

— Oui, dit-elle. Je savais bien que Jacques Garant déteste les touristes, surtout ceux qui ont une grosse Cadillac. J'espérais tout de même...

Elle laissa sa phrase en suspens, fronça les sourcils en personne qui réfléchit.

— Le dîner est prêt, dit-elle.

Le dîner devait être excellent à en juger par les "soupeurbs" de Margaret et les "gnonnes" de Wallace. Je n'étais guère en état de l'apprécier. J'étais obsédée par le fait que je partirais sans avoir revu Jacques Garant.

Nous avions fini le dessert, Margaret réclama le merveilleux cognac. Marisette me dit d'un petit ton de commandement :

— Ça vous ennuerait d'aller au bar et

de dire à Marc qu'il apporte le cognac ? J'étais si loin de la vie réelle que le sans-gêne de la requête ne me surprit pas. J'allai au bar, m'arrêtai sur le seuil, interdite. Marc et Jacques bavardaient par-dessus le bar.

— Votre femme vous demande d'apporter le cognac, dis-je à Marc d'une voix étranglée.

— Bon, dit-il, Oh ! Jacques Garant, Martine Cordier.

Et nous voilà en tête-à-tête, Jacques Garant et moi, lui souriant, moi, toute troublée.

— Martine Cordier, dit-il, que faites-vous dans la vie quand vous ne protégez pas les valets de ferme ?

Ma timidité disparut comme par enchantement devant ce sourire qui nous liait l'un à l'autre.

— Je fais de la peinture, surtout le paysage, parce que ça m'amuse. Et j'illustre des livres d'enfants pour gagner de l'argent. Et vous, pourquoi vivez-vous dans un village abandonné ? Pourquoi faites-vous le valet de ferme ?

— Je suis valet de ferme de temps en temps parce que c'est le seul moyen de bien connaître les paysans. J'écris des romans sur cette région que j'aime. Mon pseudonyme est Jacques Darsenne.

— Oh, m'écriai-je saisie, j'ai lu vos livres.

— Je vis dans un village abandonné parce que je suis un ours. Je ne voulais pas vous revoir parce que j'avais peur, pas de vos grands yeux bien sûr, mais de la Cadillac et de ce que cela représente.

Je me mis à rire :

— La Cadillac, j'y suis par hasard. Si vous croyez que c'est drôle, cet énorme muffle d'animal à l'avant, cette longue queue de poisson à l'arrière et tout le monde qui vous regarde.

Ce fut à son tour de rire, puis son visage devint grave.

— Je ne voulais pas vous revoir mais quand ce garçon, envoyé par Marisette, est venu me dire que Marc avait une communication importante à me faire, j'étais bien content d'avoir un prétexte pour retourner à l'hôtel. Au fait, il me semblait que ma moto piétinait sur place.

Nous fîmes une longue promenade. Nous avions tant de choses à nous dire. Nous riions parfois de nous découvrir si semblables.

Le clair de lune baignait le paysage de lueurs argentées, pénétrait nos propos d'une tendre douceur. Lorsque, vers une heure du matin, Jacques me quitta à la porte de l'hôtel, nous étions fiancés.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, j'annonçai mes fiançailles avec Jacques Garant qui était, en réalité, un écrivain connu. Marisette s'écria :

— J'en étais sûre.

Marc dit :

— Ça ne m'étonne pas.

Margaret, un instant suffoquée par la surprise, se remit très vite :

— Grâce à moi, vous faites un mariage "soupeurbe".

— Gnonne, fit Wallace en étalant une montagne de beurre sur un toast.

Z.B.T.

Contient de l'huile d'olive

REND IMPERMÉABLE

l'épiderme délicat de bébé



Z.B.T.

Protège bébé contre

l'échauffement due

aux couches mouillées

... et bébé sentira bon aussi!



EN VOICI LA PREUVE!

Faites cette expérience du "verre d'eau".



1 Saupoudrez de la poudre ordinaire pour bébés dans un verre d'eau. Agitez avec le doigt. Voyez comme la poudre se mélange vite à l'eau.

2 Puis, saupoudrez du Z.B.T. dans un verre d'eau. Agitez avec le doigt. Voyez comme le Z.B.T. ne se mouille pas et ne se mêle pas à l'eau. Votre doigt demeure absolument sec et recouvert de poudre.



Tenez votre bébé sec et confortable... utilisez la poudre Z.B.T. Elle protège comme la poudre... adoucit comme l'huile. Ne renferme ni acide borique ni stéarate de zinc.

EN USAGE DANS PLUS DE 1700 HÔPITAUX

Si vous déménagez

Veillez nous en aviser le mois précédent. Exemple : au mois d'août pour recevoir votre numéro de septembre à votre nouvelle adresse.

Pour obtenir un service rapide il est nécessaire que vous nous fassiez parvenir :

- 1 — Votre nom et votre ancienne adresse.
- 2 — Votre nouvelle adresse.

NOUVELLE ADRESSE

Nom

Adresse

Ville

ANCIENNE ADRESSE

Nom

Adresse

Ville

LA REVUE MODERNE, 225 EST, RUE ROY, MONTRÉAL

BONNET de TRICOT



Fournitures :

Clark's Anchor Cronita : 3 balles de no 126 — rouge espagnol et 1 balle de no 1 — blanc ; 1 crochet d'acier de marque "Ship" de Milwards.

Mesure :

10 cs font 1 pouce ; 10 trs. font 1 pouce.

Calotte :

Commençant au centre avec le rouge espagnol, 2 mch.

1er tr : 8 cs dans 2e mch à partir du crochet.

2e tr : 2 cs dans chaque cs tout le tour.

3e tr : * Cs dans cs suivant, 2 cs dans cs suivant (une aug.).

Répéter de * tout le tour.

4e tr : * Aug. de 1 cs dans cs suivant, cs dans 2 cs suivants.

Répéter de * tout le tour.

5e à 9e trs incl. : Cs dans chaque cs tout le tour, augmentant de 8 cs régulièrement espacés mais ne faisant jamais une augmentation par-dessus une augmentation précédente.

10e tr : Cs dans chaque cs tout le tour, augmentant 7 cs régulièrement espacés. Répéter le 10e tr jusqu'à ce que le morceau mesure 5 1/2 pouces de diamètre.

Tr suivant : Cs dans chaque cs tout le tour. Répéter le dernier tr jusqu'à ce que le morceau mesure 5 1/2 pouces du centre.

Tr suivant : Cs dans chaque cs tout le tour, diminuant de 10 cs régulièrement espacés — pour dim. de 1 cs, faire 2 cs comme 1 cs.

Tr suivant : Cs dans chaque cs tout le tour. Répéter les 2 derniers trs une fois encore. Faites 5 autres trs sans diminuer. Briser.

Bord :

En ayant l'envers de la calotte devant soi, attacher le Blanc à un des cs.

1er à 22e trs incl. : Cs dans chaque cs tout le tour. Briser. Retour-

ner le long du 13e tr du Bord et faire le dernier tr en mg. Retourner le Bord plié.

Cordon :

Avec le Blanc faire une chaîne de 18 pouces de long.

1er tr : Cs dans la 2e mch à partir du crochet et dans chaque mch jusqu'au bout. Briser.

Gland (en faire 2) :

Avec le Rouge Espagnol, faire 2 mch.

1er tr : 6 cs dans la 2e mch à partir du crochet.

2e tr : 2 cs dans chaque cs tout le tour.

3e, 4e et 5e trs : Cs dans chaque cs tout le tour. Briser à la fin du dernier tr. La tige du gland est maintenant terminée. Couper un morceau de carton 3 pouces carrés. Couper un brin de Blanc de 10 pouces de long. Plier en deux et poser au long d'un bord du carton. Tourner le Blanc autour 50 fois, par-dessus le fil plié. Tirer les deux bouts du fil plié à travers la boucle et glisser les brins hors du carton. Tirer les bouts à travers la boucle, en les serrant. Couper le côté opposé du Gland et égaliser les bouts. Insérer le dessus de chaque Gland dans une tige et coudre en place. Coudre la tête de chaque tige à un bout du Cordon. Faire une boucle avec le Cordon et coudre la boucle sur le dessus de la Calotte, au centre. Fixer le cordon au Bord sur le côté du Chapeau, tel qu'illustré.

ABRÉVIATIONS

dim.....	diminuer - diminution
aug.....	augmenter - augmentation
cs.....	crochet simple
tr.....	tour
incl.....	inclusivement
mch.....	maille chaîne
mg.....	maille glissée

* Répéter les directions suivant l'astérisque autant de fois qu'il est indiqué.

POUR L'AMOUR...

(Suite de la page 21)

— Nous aurons sans doute l'occasion de nous revoir, murmura-t-elle.

Il affirma, cordial :

— J'en serais enchanté.

Ariane eut envie de sourire en pensant qu'elle allait devenir la tante de ce grand garçon. Mais étant donné la façon dont il fuyait sa famille, elle n'aurait peut-être pas souvent l'occasion de le rencontrer.

— A bientôt donc ! dit-il.

Elle sortit, poursuivie par le regard bleu de Patrice, si déprimée que l'après-midi lui parut interminable et que l'enthousiasme de sa marraine, en apprenant ses fiançailles avec Hervé, ne parvint pas à la tirer de son malaise.

CHAPITRE V

— Ton oncle, en épousant Ariane de Bryonne, va commettre une insigne folie, dit Germaine à sa fille qui se "faisait une beauté", devant la glace.

Nadine haussa les épaules.

— Folie ou non, tu devras t'y résigner.

— Je ne m'y résigne pas. Si ton oncle a des enfants, adieu l'héritage !...

— Ne sommes-nous pas déjà assez riches sans l'héritage de l'oncle ?

— Bien sûr que non. L'imprimerie, qui nous fait vivre, est indivise. Elle a été renflouée par l'apport de cette pauvre Jeanne et ton oncle à la majorité des capitaux. Si Hervé vient à disparaître en laissant une femme et des enfants mineurs, il faudra vendre ou transiger.

— Je me demande pourquoi tu enterres l'oncle ? Il est en parfaite santé et encore jeune !... Au demeurant, nous ne pouvons pas l'empêcher de convoler, s'il en a envie. C'est son droit !

— Il n'épousera pas Ariane.

Le bâton de rouge resta en suspens.

— Qui l'en empêchera ?

— Moi !

— Oh ! maman, je t'en prie, laisse les gens agir à leur guise !

— Pas quand ces gens spolient mes enfants.

— Personne ne nous spolie ! Tes enfants ne sont plus des bébés. Je suis mariée et Patrice vole de ses propres ailes.

— Ton mari compte sur un gros héritage pour affermir sa carrière, et Patrice pourrait bien perdre sa situation dans l'imprimerie, si ton oncle disparaissait.

— Je n'en crois rien.

— Et moi, je sais ce que je dis. J'ai résolu de susciter un rival à Hervé.

— Où le prendras-tu ?

— C'est toi qui nous l'amèneras. Tu m'a dit que votre ami, Raoul de Saint-Héral, le cousin de Denise, voulait se marier ; il doit courtoiser Ariane.

— Raoul ? Quelle idée ! Il est riche, mais peu séduisant et peu intelligent. Ariane ne le regardera même pas.

— Essayons toujours. Je vais les réunir. Nous tâcherons, par la même occasion, de hâter les fiançailles de ton frère avec Denise.

C'est ainsi que trois semaines plus tard, Mme Nicolas Croizeux donnait une petite soirée intime à laquelle Ariane et Raoul étaient conviés. On danserait.

La jeune fille aurait bien voulu refuser l'invitation, mais Hervé, heureux de produire sa fiancée, avait insisté pour qu'elle assistât à cette réunion.

Une foule brillante d'invités emplissait les salons.

Hervé, rayonnant, très bien dans un smoking de coupe impeccable, fit compliment à Ariane de sa robe de tulle gris. Il était fier de sa fiancée et aurait voulu la présenter, en cette qualité, à ses amis, mais Ariane lui avait demandé de ne pas annoncer, avant un mois, leurs fiançailles.

Patrice était présent, l'air contraint. Les mondanités l'exaspéraient toujours. Mais il avait cédé aux supplications de sa mère.

Il répondait sans entrain aux agaceries de Denise de Saint-Héral, une jolie brunette, qui semblait fort contente de sa petite personne, et qui lui faisait les doux yeux.

Il la quitta brusquement pour s'approcher d'Ariane qui, à ce moment, se trouvait seule dans une embrasure de fenêtre.

— Pourquoi m'avez-vous caché l'autre jour que vous alliez épouser Hervé ? demanda-t-il avec brusquerie.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux, émue d'un sentiment de culpabilité.

— Cela, au reste, n'a aucune importance, dit-il sèchement. Je vous félicite.

Et il s'éloigna sans ajouter un mot.

Elle eut voulu rentrer sous terre. Nadine présentait à Ariane, Raoul de Saint-Héral. C'était un gros garçon, sans séduction, aux joues rouges et aux yeux globuleux, ce qui lui donnait un air stupide.

— Raoul a reçu le coup de foudre en vous apercevant, Ariane, dit-elle. Comme il est très timide, il m'a chargée de vous supplier de lui accorder la première danse.

La jeune fille ne put refuser. Elle se sentait mortellement triste, Raoul l'entraînant dans une samba endiablée. Il dansait fort mal et lui écrasait les pieds à tout bout de champ.

— C'est un plaisir de danser avec vous, mademoiselle, dit-il. Vous avez la légèreté d'une sylphide. Vous en avez aussi la grâce et la beauté. Celui qui touchera votre cœur sera un heureux mortel.

Ariane le regarda avec étonnement. Quelle mouche le piquait ?

— Je suis déjà fiancée, dit-elle.

Il parut consterné.

— Moi qui me convertissais déjà à l'idée du mariage !...

— Les charmantes jeunes filles ne manquent pas, dit-elle.

La musique, heureusement, s'arrêtait et Ariane, avec soulagement reprit sa liberté.

Pas pour longtemps. Patrice s'approchait.

— Danserez-vous avec moi cette valse ? Sans répondre, elle s'abandonna entre ses bras. Le tourbillon les emporta. Ariane éprouvait une sensation grisante d'irréalité.

L'entourage disparut à ses yeux. Elle était seule avec lui dans un univers féérique.

— J'aime votre nom, dit-il.

Elle éprouva soudain un tel sentiment de bonheur qu'elle se demanda : "Que m'arrive-t-il ?" Serait-ce... Mais non, c'est impossible, songea-t-elle effrayée.

Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête, au rythme de la giration enchantée, dans un désordre inexprimable.

A ce moment leurs yeux se rencontrèrent et Ariane fut bouleversée de voir briller, dans les yeux de Patrice, une expression qu'elle crut interpréter comme le reflet de ses propres sentiments.

Poitrine contre poitrine, si proches que chacun croyait discerner les battements du cœur de l'autre, Ariane se laissait entraîner dans le mouvement accéléré, s'efforçant de ne plus penser, de goûter seulement la minute présente.

Jamais, non, jamais, elle n'avait rien éprouvé de semblable.

La musique s'arrêtait. Ils se désunirent. Ariane crut s'éveiller d'un rêve.

Hervé n'avait pas quitté sa fiancée des yeux. Il ne dansait pas. De plus, un léger accès de goutte l'élançait dans le pied gauche.

A regarder le beau couple que formaient son neveu et sa fiancée, Hervé avait senti le poids de son âge et l'accablement d'une soudaine mélancolie.

CHAPITRE VI

Le lendemain, Hervé accueillit Ariane avec son sourire le plus affectueux.

— Vous semblez un peu pâlotte Ariane, aujourd'hui ? Mais, aussi, pourquoi vous astreignez-vous à cette exactitude qui vous oblige à vous lever chaque matin si tôt ? Il n'y a aucune nécessité. Vous n'êtes plus ma secrétaire, Ariane, mais ma chère associée, ma fiancée.

— Je suis votre secrétaire, jusqu'à Pâques, et je me dois de donner l'exemple aux autres.

Il leva, vers elle, un regard attendri.

— Je vous reconnais bien là, chère scrupuleuse. Enfin, puisque vous y tenez, travaillons. J'ai là des lettres en retard.

Hervé, d'habitude très maître de lui, eut cependant, contre Ariane un mouvement d'impatience au sujet d'une lettre égarée, (qu'il retrouva d'ailleurs, presque aussitôt dans un autre classeur où il l'avait rangée par mégarde), et Ariane perçut que, malgré la douceur de ses manières, il pouvait avoir un caractère irritable. Elle avait déjà remarqué qu'il était méticuleux et précis jusqu'à la manie.

Sa jeune clairvoyance lui faisait pressentir qu'entre eux pourraient surgir d'imperceptibles incompatibilités, de ténus dissensions, de légers froissements qui n'entameraient, certes, pas la haute estime qu'elle lui voulait, mais dont elle pourrait souffrir et qui tueraient assez vite ce qui pouvait subsister de romanesque dans son sentiment pour lui.

Elle fut soudain très déprimée.

Ce jour-là était un samedi. Elle quittait le bureau jusqu'au lundi et rentrait, d'habitude, déjeuner chez sa marraine. Mais, comme le temps était beau et d'une douceur printanière, elle avait prévenu la vieille domestique de Mme d'Arvance qu'on ne l'attendait pas.

— Je mangerai un sandwich dans une pâtisserie, avait-elle dit, et j'irai faire un tour au Zoo.

Hervé parut déçu qu'Ariane refusât de déjeuner avec lui.

— Nous aurions pu nous promener ensuite ensemble, dit-il d'un ton de regret. Mais elle persista dans son refus et il n'osa insister davantage.

Elle éprouvait un véritable besoin de solitude, après la contrariété que lui avait causée le mouvement d'humeur d'Hervé. Un petit pain au jambon et un gâteau suffirent à la rassasier. Puis elle pénétra dans le beau jardin presque désert à cette heure-là.

Le ciel tendait sa soie bleue toute neuve sur laquelle se dessinaient les ramures dénudées des acacias.

Affalés sur leurs rochers, les fauves, repus, se chauffaient au soleil.

Elle s'amusa des cabrioles des singes et des bonds gracieux des biches.

Ce fut devant la girafe qu'elle rencontra Patrice.

— Tiens, vous avez eu la même idée, dit-il sans préambule. Ce joli ciel invite à la flânerie en plein air, n'est-ce pas ?

Elle inclina la tête, trop émue pour répondre. La joie inondait son cœur.

— La girafe, reprit-il, me cause toujours le même étonnement. Avec ce cou de serpent et cet arrière train qui flanche, c'est vraiment une bête de la préhistoire.

Ariane sourit.

— Ce Zoo est un des plus beaux jardins de Paris, dit-elle.

Ils s'arrêtèrent devant les perroquets multicolores, les oiseaux bigarrés. Patrice connaissait le nom de toutes les espèces et les lui désignait.

— On voit que vous êtes un habitué, dit-elle.

— Je viens ici presque tous les jours, après le déjeuner, avant la reprise du travail, pour faire quelques croquis d'animaux.

Ils passaient devant la buvette, Patrice proposa :

— Voulez-vous accepter une tasse de café ?

— Volontiers !

Ils s'assirent, l'un à côté de l'autre, devant la petite table de zinc, sur laquelle

le garçon déposait le sucrier et deux tasses qu'il emplit.

Du coin de l'oeil, Ariane détaillait le fier profil au front d'idéaliste, sous les cheveux châtains ondes, le nez droit, la belle bouche aux lèvres bien dessinées.

Un soleil printanier, anormal pour la saison, versait des rayons tièdes. Un bien-être pénétrait la jeune fille.

Patrice parla, d'abord, de l'imprimerie, des améliorations qu'il souhaitait y apporter. Il avait mille projets. Elle devina en lui, une soif juvénile de vie ardente, une générosité d'esprit qui brûlait de se manifester dans l'action.

— Père et Hervé s'encroûtaient dans la vieille routine, comme beaucoup de gens de leur âge, dit-il, mais j'arriverai bien à les convaincre de la nécessité de certaines transformations. Je veux moderniser nos procédés, renouveler notre matériel. L'Amérique est tellement en avance sur nous !

Le regard profond de ses yeux d'un bleu foncé laissait pressentir une âme sensible et passionnée, ardente et résolue.

Quelle fougue ! Quelle force !

Elle espérait qu'il ferait allusion à son trouble de la veille quand ils avaient dansé ensemble, mais, comme il gardait le silence à ce sujet, ce fut elle qui murmura :

— J'ai gardé un charmant souvenir de la soirée d'hier...

Il la regarda d'un air pensif et proféra, comme pour lui :

— Il y a des choses qui finissent sans avoir commencé.

Ils se turent, prolongeant leur émotion, comme si tous deux comprenaient le sens profond de ce peu de paroles échangées tout bas.

Un instinct sagace les avertissait de ne pas insister, de ne rien définir, de ne pas aller outre.

On eut dit qu'ils s'écoutaient penser, réduits à un de ces silences où s'expriment parfois les sentiments retenus encore dans les limbes de l'inconscient ou ceux dont l'intensité effaroucherait les mots.

Une gêne plana.

— Ariane ! soupira-t-il comme si, dans ce seul mot, il pouvait faire entendre, à la jeune fille, une multitude de choses inexprimables.

Ils étaient là comme au seuil d'une de ces tragédies d'âmes qui se développent et se résolvent dans le silence bien qu'elles mettent aux prises ces forces qui s'entrecombattent éternellement dans les pauvres cœurs : celles du devoir et de la passion, de l'amour et du sacrifice, de la vie et du destin.

Ils eussent été incapables d'exprimer ce qui se passait au fond d'eux-mêmes, mais ils sentaient, sous leurs pas, un terrain miné et comme l'approche d'un danger.

Patrice se ressaisit le premier.

— Et voilà ! dit-il en conclusion.

Les rayons obliques du soleil projetaient sur le gravier, devant eux, leurs deux ombres unies.

Il y a des moments où les moindres détails prennent un sens, où se produit entre notre vie et celle des choses, un secret rapprochement, comme il s'en esquisse, dans nos esprits, à certaines heures de notre destinée.

Elle songea : "Lui et moi !"

— On est bien ici, dit-il en la regardant avec une tendre lueur au fond de ses prunelles.

Cette exclamation la réconforta. Ce fut un instant très doux, un de ceux dont l'impression — on ne sait pourquoi — se grave à jamais dans la mémoire.

Entre eux flottait quelque chose de nouveau et d'indéfinissable.

Un souffle d'air orageux caressa leurs visages. Le ciel devint tout noir, tout bas, l'air s'embruma, des gouttelettes serrées s'accrochèrent bientôt aux branches nues.

(Suite en page 27)



Comment savourer...

LE DÉLICIEUX VIN ROSÉ DU BARRY, EN 7 TEMPS

Défaites l'emballage de papier de soie qui entoure la bouteille.

Détachez le papier métallique qui recouvre le goulot et le bouchon.

Déroutez le fil de fer qui retient le bouchon.

Dégagez lentement le bouchon en le tournant.

Débouchez la bouteille et...

Dégustez ce merveilleux vin rosé qui pétille et qui danse dans votre verre.

Délectez-vous ainsi que vos amis et invités en servant du vin rosé mousseux DuBarry.

Les bons vins canadiens de **Bright**

DEPUIS 1874

TGB-157F

TROIS DANS UN

par
Raymonde
St-Georges

Aux huiles naturelles
et aux vitamines
on a ajouté
un nouvel ingrédient
qui rétablit
l'équilibre
d'une peau
trop acide.



Une crème qui réunit trois effets ! Sa créatrice affirme que cette nouvelle crème adoucit et humidifie la peau, la nourrit tout en neutralisant une tendance à l'hyper-acidité.

Ce produit léger comme une crème fouettée agit discrètement durant la nuit. On explique son action de la manière suivante : aux huiles naturelles et aux vitamines, on a ajouté un nouvel ingrédient qui rétablit l'équilibre d'une peau

trop acide lui redonnant sa fraîcheur et sa luminosité. Ce même ingrédient assouplit les rides et les lignes qui vieillissent prématurément la peau. Et de plus, cette crème absorbe les particules de tissus desséchés, tendant ainsi à redonner à la peau son éclat et sa vitalité.

Le petit pot d'apothicaire en porcelaine rose pâle est très amusant. (Crème extraordinaire, Elizabeth Arden.)



LÉGER CHANDAIL À RAYURES

FOURNITURES REQUISES

Fil à crocheter mercerisé Coats no 30; 9 balles d'une couleur dominante et 2 balles d'une couleur contrastante; 6 boutons; 1 paire d'aiguilles à tricoter no 13 "Phantom" de Milwards.

TENSION

7½ m. et 20 rangs font 1 po.

MESURE

Tour de poitrine: 34/36 po.

Longueur du dos: 21 po.

ABRÉVIATIONS

Tric. — tricoter; M. — maille; Rép. — répéter; Aug. — augmenter; Dim. — diminuer; Ens. — ensemble; Gl. — glisser.

EXÉCUTION

Il y a 4 règles à suivre quand on tricote avec le fil de coton Coats. Tricoter serré et régulier. Préparer un échantillon de tension avant de commencer le tricot. Repasser l'échantillon mouillé, pour façonner et avoir les mesures données. Coudre avec soin pour obtenir des coutures souples. Pour avoir une tension régulière, les mailles doivent être serrées sur les aiguilles. Pour cela, tourner le fil 2 fois autour du petit doigt et ne jamais arrêter de tricoter au milieu d'un rang.

ÉCHANTILLON DE TENSION

Il est très important de tricoter un échantillon de tension afin d'obtenir un tricot exact. Tricoter un échantillon de 2 po. carrés, en suivant le patron. Plonger l'échantillon dans l'eau ou dans une légère solution d'empois, rouler dans une serviette pour enlever le surplus d'humidité, épinglez l'envers sur le dessus, sur un morceau de papier quadrillé, égalisant les bords droits du tricot avec les lignes verticales et horizontales du papier quadrillé. Repasser au fer tiède sur un linge sec jusqu'à ce que l'échantillon soit sec. Compter et marquer avec des épingles 2 po. verticalement et horizontalement dans le centre de l'échantillon. Si le nombre de mailles et de rangs est différent de ceux indiqués dans la tension exacte du vêtement, la tension du tricot doit être modifiée et on doit faire un nouvel échantillon.

DEVANT GAUCHE

* Commencer du côté de la manche et tric. au point de jarretière (tous les rangs à l'endroit), faisant des rayures de 6 rangs de couleur dominante et 2 rangs de couleur contrastante. Ne pas briser le fil en changeant de couleur, mais le porter vers le haut sur le côté de l'ouvrage quand il n'est pas utilisé. Avec les aig. no 13 et la couleur dominante, monter 48 m. Tric. 2 rangs.

3e rang: Tric. jusqu'à la dernière m., tric. 2 fois dans la dernière m.

4e rang: à l'end. Rép. le 3e et le 4e rang 2 fois.

9e rang: Tric. 2 fois dans la 1ère m., tric. jusqu'à la dernière m., tric. 2 fois dans la dernière m.

10e rang: à l'end. Rép. le 3e et le 4e rang 3 fois.

17e rang: Comme le 9e rang.

18e rang: à l'end. Rép. le 3e et le 4e rang 1 fois.

21e rang: Tric. jusqu'à la fin, tourner et monter 3 m.

22e rang: à l'end. Rép. le 21e et le 22e rang 1 fois.

25e rang: Tric. 2 fois dans la 1ère m., tric. jusqu'à la fin, tourner et monter 3 m. Continuer de monter 3 m. à la fin du rang, à tous les 2 rangs 15 fois, et en même temps aug. 1 m. du côté du haut de la manche à chaque 8e rang 3 fois (117 m.) Tric. 1 rang finissant du côté du haut de la manche.

Rang suiv.: Tric. 2 fois dans la 1ère m., tric. jusqu'à la fin, tourner et monter 6 m. Couper le fil et laisser ces 124 m. sur une aiguille à remiser. Avec les aiguilles no 13 et la couleur dominante monter 18 m. Tric. au point de jarretière (tous les rangs à l'end.) et en rayures comme auparavant. Tric. 2 rangs.

3e rang: Monter 3 m. tric. jusqu'à la fin.

4e rang: à l'end. Rép. le 3e et le 4e rang 6 fois, et puis le 3e rang 1 fois (42 m.).

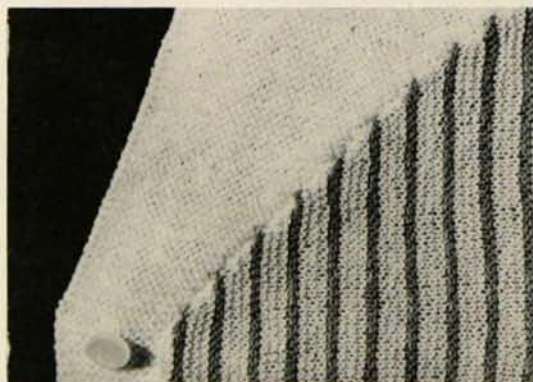
Rang suiv.: Tric. jusqu'à la fin, et puis tric. les m. de l'aiguille à remiser (166 m.). Tric. 2 rangs, finissant du côté du haut de la manche. Le 4e rang de la 8e rayure e couleur dominante à partir du commencement doit être maintenant fini.*

ENCOLURE

Dim. 1 m. au début du rang suiv., et à tous les 2 rangs jusqu'à ce qu'il reste 105 m. Tric. 1 rang. — Rabattre.

DEVANT DROIT

Commencer au centre avant et tric. au point de jarretière et en rayures comme pour le devant gauche. Avec les aig. no 13 et la couleur dominante monter 105 m. Tric. 2 rangs. Aug. 1 m. au début du rang suiv. et à tous les 2 rangs jusqu'à ce qu'il y ait 166 m. Tric. 2 rangs. Le 5e rang de la 16e rayure de couleur dominante à partir du commencement doit être maintenant fini.



** Rang suiv.: Tric. 42 m., rabattre 6 m., tric. les 117 m. suiv. Continuer avec ces 118 m.

Rang suiv.: 2 m. ens., tric. à l'end. jusqu'à la fin. Rabattre 3 m. au début du rang suivant et à tous les 2 rangs 18 fois, et en même temps dim. 1 du côté du haut de la manche à chaque 8e rang 4 fois. (59 m.). Tric. 2 rangs, finissant du côté du haut de la manche.

Rang suiv.: Tric. jusqu'à ce qu'il reste 2 m., 2 m. ens.

Rang suiv.: à l'end. Dim. 1 m. du côté du haut de la manche sur le rang suiv., et au 8e rang suiv. et en même temps dim. 1 m. à la fin du rang à tous les 2 rangs jusqu'à ce qu'il reste 48 m. Tric. 1 rang. — Rabattre. Avec l'endroit de l'ouvrage vers vous, unir le fil aux 42 m. qui restent.

Rang suiv.: Rabattre 3 m., tric. jusqu'à la fin.

Rang suiv.: à l'end. Rép. les 2 derniers rangs 7 fois. Rabattre les 18 m. qui restent.

DOS

Suivre les indications données pour le devant gauche à partir de * jusqu'à *. Continuer comme suit: Tric. 4 autres rangs. Aug. 1 m. au début du rang suiv. et à chaque 8e rang jusqu'à ce qu'il y ait 176 m. Tric. 3 rangs.

ENCOLURE

Dim. 1 m. au début du rang suiv. et à chaque 4e rang jusqu'à ce qu'il reste 171 m. Tric. jusqu'à ce que le 2e rang de la 30e rayure de couleur dominante depuis le commencement ait été fini. Aug. 1 m. au début du rang suiv., et à chaque 4e rang jusqu'à ce qu'il y ait 176 m. Tric. 3 rangs. Dim. 1 m. du côté du haut de la manche sur le rang suiv., et à chaque 8e rang jusqu'à ce qu'il reste 166 m. Tric. 6 rangs. Le 5e rang de la 42e rayure de couleur dominante à partir du commencement doit être maintenant fini. Suivre les indications données pour le devant droit à partir de ** jusqu'à la fin.

BORDURE ET EMPIÈCEMENT DU DEVANT DROIT

Avec les aig. no 13 et la couleur dominante et employant 2 brins de fil, monter 14 m. Continuez avec le fil double et tric. au point de jarretière (tous les rangs à l'end.) glissant la 1ère m. au début de chaque rang. Tric. 14 rangs.

BOUTONNIÈRES

Rang suiv.: Gl. 1, tric. 4 m., rabattre 4 m., tric. jusqu'à la fin.

Rang suiv.: Gl. 1, tric. jusqu'à la fin, montant 4 m. où les 4 m. ont été rabattues au rang précédent. Tric. 32 rangs. Faire une boutonnière aux 2 rangs suiv.

Faire 4 autres boutonnières (6 en tout), avec 32 rangs entre chacune.

Tric. 4 rangs après que la dernière boutonnière a été finie. Aug. 1 m. à la fin du rang suiv., et à chaque 4e rang jusqu'à ce qu'il y ait 51 m. Tric. 4 rangs finissant du côté façonné.

(Suite en page 29)

POUR L'AMOUR...

(Suite de la page 25)

Patrice leva les yeux vers le ciel où s'amoncelaient des nuages.

— Voilà la pluie, dit-il. Quel dommage! Nous causerions si agréablement. Sans transition, il ajouta:

— La vie joue avec nos coeurs, comme le vent avec les feuilles.

Elle fut bouleversée de son accent. Tous deux secoués d'un même frisson, ils se regardèrent au fond des yeux.

De nouveau, ils se réfugièrent dans le silence où tout se cache, où tout s'exprime, dans ce vibrant silence où se rejoignent, à l'abri des obstacles et des réticences, les coeurs que sépare la vie, que rapproche, peut-être, l'amour.

— Vous devriez attendre que l'averse soit passée, dit-il en se levant. Moi je dois rentrer, j'ai du travail à l'usine.

Il s'éloigna rapidement. Elle éprouva alors une poignante sensation de solitude.

CHAPITRE VII

Ce même samedi, profitant de l'absence d'Ariane, Germaine, après le déjeuner, entreprit son beau-frère.

Si tu veux au bout de la route
Moissonner l'espoir de demain
Sème sans tarder, mais écoute:
La mort prend le grand rêve humain.
Et ton nom, gravé sur le marbre,
Sera par le temps effacé
Si tu n'as sur terre laissé
Ton enfant, ton livre ou ton arbre.

George Day

— J'ai beaucoup pensé à vous, mon cher Hervé, ces temps-ci, dit-elle, vous savez combien je souhaite votre bonheur.

Ce préambule ne laissa pas d'inquiéter le maître-imprimeur.

— Vraiment? Vous m'en voyez touché, Germaine, dit-il d'un ton incertain. Elle enchaîna aussitôt.

— Et je me suis demandé, mon cher ami, si le bonheur, pour vous, était bien dans le mariage que vous allez contracter.

Il se ferma et demanda d'un ton sec:

— Vous avez de l'antipathie contre Ariane?

— Moi? Pas le moins du monde! Elle est charmante, bonne, belle, intelligente et possède de grandes qualités.

— Alors?

— Elle n'a qu'un défaut à mes yeux. Elle n'est pas de votre âge, ou plutôt vous n'êtes pas du sien; ce qui est grave.

— Nous y voilà. Mon âge! mon âge! Je n'ai que quarante et un ans, je ne suis plus Tircis, mais je ne suis pas encore Bartholo.

Elle eut un plissement de ses lèvres minces qui voulait être un sourire.

— N'importe, de votre part, mon cher,

il y a de l'égoïsme à épouser une jeune fille de dix-huit printemps. Dans vingt ans, vous serez un vieux monsieur rhumatisant, qu'elle devra soigner.

— Puisqu'Ariane accepte de m'épouser, c'est qu'elle veut bien courir le risque de cette éventualité.

— Qui sait si elle ne regrette pas déjà à avoir donné son consentement à votre mariage? Un homme jeune ferait mieux son affaire. J'en connais un qui...

— Que savez-vous, parlez! dit-il avec une violence soudaine.

— Raoul de Saint-Héral voudrait épouser Ariane et ne lui a pas caché ses sentiments.

Hervé éprouva, à l'énoncé de ce nom, un tel soulagement qu'il éclata de rire.

— Raoul? Mais elle s'en moque! Il n'a ni le caractère ni l'intelligence qui pourraient lui plaire.

Germaine parut piquée de cette gaieté intempestive.

— Avouez cependant que leurs âges seraient mieux apparés.

— Avec sa nature sérieuse et cultivée, profonde, je ne vois pas Ariane unie à ce gamin superficiel et sans envergure. Vous divaguez, ma chère. Trêve de balivernes, j'ai du travail!

Germaine n'insista pas. Ayant semé le germe du doute dans le coeur du fiancé, elle savait que ses paroles feraient leur chemin dans l'esprit de l'infortuné Hervé. C'est tout ce qu'elle souhaitait.

Hervé dévoré de scrupules se demandait:

"N'est-ce pas, en effet, bien égoïste de ma part d'épouser, moi homme déjà mûr, cette jeune fille, si fraîche et si pure?..."

Un autre incident vint ajouter à son malaise.

Patrice, au retour du Zoo, entra dans le bureau de son oncle; il semblait soucieux.

— Hervé, dit-il, est-ce que cela t'ennuierait beaucoup que je m'absente en ce moment?

— T'absenter? Pourquoi? s'étonna l'oncle.

— J'aimerais changer d'air. Tu es, je crois, d'accord avec moi, sur la nécessité de moderniser notre entreprise en achetant des machines américaines perfectionnées?

— J'ai envisagé cette éventualité. Ce serait, je crois, une bonne chose. Ton père doit aller bientôt à New-York, à cet effet.

— Ne pourrais-je partir à sa place? Les yeux d'Hervé s'arrondirent, derrière ses lunettes.

— A moins, naturellement, que tu ne me fasses pas suffisamment confiance? reprit le jeune homme.

— Je te fais toute confiance et si ton père ne voit pas d'inconvénient à la substitution...

— Papa serait enchanté de me céder sa place, il a horreur des voyages.

— Tu devrais partir la semaine prochaine.

— Je serai prêt, n'ayez crainte. J'ai toujours désiré connaître l'Amérique...

— Oui, oui, naturellement... dit Hervé en le fixant au fond des yeux.

L'intuition qui, sans recourir aux formules de langage, va droit à la vérité, par-delà les apparences, lui faisait sentir qu'il y avait, sous ce désir d'évasion, quelque chose qui le touchait lui, Hervé, personnellement. Ce fut une de ces impressions brèves et fugaces, aussitôt écartées que ressenties, mais qui laissent une trace.

Une semaine plus tard Patrice s'envolait pour New-York.

CHAPITRE VIII

Ariane n'apprit ce départ qu'au moment où le Constellation, qui emportait Patrice, décollait de l'aérodrome d'Orly.

Elle pâlit brusquement, comme si tout son sang se retirait de son visage pour lui refluer au coeur. Hervé fut forcé de remarquer son trouble. Etreint d'appréhension, il interrogeait le mutisme de cette bouche aux lèvres serrées.

Ariane songeait: "Il est parti sans me revoir!"

De longues minutes s'envolèrent lourdement, pleines de vains regrets. D'un ton voilé d'ironie, Hervé prononça:

— Que cela ne nous empêche pas de travailler, chère Ariane. Nous restons, nous deux.

Elle sentit comme la brusque secousse d'une chaîne invisible que meurtrissait sa chair. Ce fut une sensation douloureuse qu'elle ne s'avoua pas entièrement.

La journée se traîna. Elle aspirait au moment où elle serait seule dans sa chambre. Là, elle s'abandonna au désespoir. Puis elle eut honte de cette défaillance. Elle avait été folle. Il lui fallait rentrer dans la réalité, ne plus penser qu'à Hervé si bon, à qui elle avait redonné le goût de vivre.

L'existence reprit. Les fiancés sortirent deux ou trois fois ensemble pour dîner au restaurant et aller ensuite au théâtre. Hervé avait pressé la jeune fille de venir choisir sa bague de fiançailles chez Cartier. Mais Ariane ne trouvait jamais le temps.

— Je finirai par la choisir sans vous, Ariane, dit-il en riant.



**CIGARETTES
EXPORT "A"
BOUT FILTRE**

**Travail à temps partiel
pour DAMES**

**Gagnez \$100.00
PAR MOIS
ET OBTENEZ VOS PROPRES ROBES
SANS DEBOURSER UN SOU**



Voici un moyen étonnamment facile de gagner de l'argent durant vos loisirs et d'obtenir vos propres robes dernier-cri absolument GRATIS. Il vous suffit d'être notre conseillère de mode en votre localité en portant et en exhibant les magnifiques vêtements "Fashion Frocks," si réputés aux Etats-Unis. Dès que les femmes voient ces modes exclusives, ces modèles ravissants, ces superbes tissus et ces aubaines sans pareilles, elles ne peuvent résister. Vous n'avez qu'à prendre les commandes pour recevoir d'avance de généreuses commissions.

**Ni sollicitation—Ni expérience
Ni déboursé d'argent**

Vos amies, parentes et voisins seront enchantées de commander de vous; vous n'aurez donc pas à solliciter les clientes. Les aubaines parlent d'elles-mêmes et, comme nous nous occupons de la livraison et de la collection, vous n'avez pas besoin d'expérience. Nul déboursé: la magnifique serviette à documents vous est fournie sans frais. Pour bénéficier de cette offre, postez-nous simplement le coupon ci-dessous.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.

3425 Industrial Blvd., Dép. B-137, Montréal 12, P.Q.

COLLEZ SUR CARTE POSTALE—POSTEZ SANS DELAI

North American Fashion Frocks, Ltd.
3425 Industrial Blvd., Dép. B-137, Montréal 12, P.Q.

Votre plan m'intéresse; s. v. p. me fournir tous les détails sans obligation.

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Prov. _____
Age _____ Taille (robe) _____

**Choix de
78 ROBES
GRATUITES
à porter et
à exhiber!**

Ci-dessus, deux de ces ravissantes robes GRATUITES que vous pouvez choisir.



Chaque Jour
SOIGNEZ VOTRE BEAUTE
et Vos Cheveux

avec



PRINCESS PAT
FILET pour
CHEVEUX

Maintient les cheveux fous.
Fixe les boucles.

Une coiffure impeccable

conservez les coupons-primés

Si vous déménagez!

*N'oubliez pas de
nous faire
parvenir votre
nouvelle adresse*

**Denise est
DEPRIMÉE**

DOULEURS
MENSTRUELLES

Midol agit de trois façons pour soulager les douleurs menstruelles — soulage les crampes, calme le mal de tête, chasse "le cafard". Maintenant, Denise prend un comprimé Midol dès le premier signe de douleurs menstruelles.

**Denise est
REMONTÉE**
GRÂCE À
MIDOL



Elle traversait une de ces périodes d'engourdissement où elle était comme anesthésiée. Elle se refusait à penser, à s'analyser. Tout n'était-il pas pour le mieux? En épousant Hervé, elle ferait le bonheur d'un homme de coeur. Elle s'endormait dans l'optimisme.

Le réveil fut brutal.

En arrivant, ce matin-là, au bureau, elle trouva Hervé très agité. Il téléphonait à son frère.

— Allo, Nicolas! La place est retenue. Ça n'a pas été sans peine. Enfin, grâce au directeur d'Air-France qui est un de nos clients, ça s'est arrangé. Ta femme pourra s'envoler ce soir.

Il raccrocha le récepteur et essuya son front où perlaient des gouttes de sueur.

— C'est une terrible malchance, dit-il, lui si vigoureux qui n'a jamais eu la moindre maladie.

Prise d'une crainte subite, elle l'interrogea d'un regard effrayé. Il lui tendit le câblogramme.

— De notre représentant de New-York, dit-il, Patrice est à l'article de la mort. Polio, fièvre muqueuse, typhoïde, on ne sait au juste, mais son état est des plus graves.

Devenue livide, Ariane sentit ses forces l'abandonner. Elle crut qu'elle allait tomber. Hervé s'avança vivement pour la soutenir, mais, dans un suprême effort de volonté, s'appuyant contre le bureau, elle parvint à se maintenir debout.

— Germaine part ce soir, auprès de son fils, qui est soigné à l'hôpital Roosevelt. Pourvu qu'elle arrive à temps!

Ariane frissonna. Un froid la glaça jusqu'aux moelles et elle se sentit glisser dans un abîme.

Très ému lui-même Hervé voulut la prendre dans ses bras, mais elle se recula, les mains en avant.

— Non, non, dit-elle, ne me touchez pas!

Hervé blêmit. Telle la foudre qui fait explosion dans un amas de nuages, une

pensée jaillit au milieu de cette épouvante tumultueuse, l'illumina, le frappa au coeur.

Ariane aimait Patrice! Cette fois, il ne pouvait plus douter. Les soupçons qui déjà l'avaient effleuré quand il avait appris, à la jeune fille, le départ de Patrice, pour l'Amérique, se renforçaient.

Reprenant le commandement de ses nerfs, il prononça d'un ton neutre:

— Je crois, dit-il sans la regarder, que nous ne sommes guère en état de travailler aujourd'hui, chère Ariane. Jules va vous reconduire jusque chez vous, avec la voiture. Mme d'Arvance vous dorlotera. N'hésitez pas à prendre quelques jours de repos, si vous en sentez le besoin.

— Merci, Hervé, vous êtes bon!

Et ce remerciement s'adressait moins à la recommandation qu'il venait de lui faire qu'à son attitude pendant cette scène douloureuse.

Elle s'affirmait: "Patrice ne peut disparaître. Il est jeune, il est fort, il vaincra la maladie, il nous reviendra. Si j'étais près de lui, je saurais bien le disputer à la mort".

Elle se vit, comme on voit une figure de songe, dans un autre rôle que celui de fiancée d'Hervé, en route vers un tout autre avenir, tentant quelque chose de définitif et d'irréversible.

Mais il y avait Hervé si affectueux, si loyal. Elle n'avait pas le droit de le décevoir. Déchirée, elle passa une nuit affreuse.

Sa marraine qui avait soupçonné le drame lui dit:

— Ne brise pas le coeur de celui à qui tu as donné ta foi.

— Je me vaincrai, promit Ariane.

La vie reprit son cours monotone. Germaine câblait, écrivait régulièrement par avion. Elle avait trouvé son fils au plus mal: 41 de fièvre et le délire. Il ne l'avait pas reconnue. Mais, enfin, il était encore en vie. Toutes les ressources

de la science s'employaient à le sauver. On y parviendrait peut-être. Ce n'était pas la polio, mais une sorte de typhoïde, mal déterminée, avec complications de septicémie.

Chacun devinait à travers ces lignes que la mère taisait son angoisse lacinante pour ne pas trop inquiéter les siens, mais qu'elle vivait dans les transes.

Chaque matin, Ariane arrivait, le coeur battant, dans la terreur d'apprendre que le mal s'était aggravé. La pénicilline ne donnait pas les résultats escomptés et la fièvre ne céda pas. Il y eut des hauts et des bas, des alternatives d'espoir et de désespoir. Ariane se sentait mourir et renaître, tour à tour. Il lui semblait que tandis que son corps, agissant et insensible roulait par le monde, sa véritable vie se poursuivait de l'autre côté de l'océan au bord d'un lit de malade.

Elle prenait la dictée en sténo, elle tapait à la machine, elle corrigait les épreuves, elle supervisait les clichés, croyant entendre la voix de Patrice, cette voix musicale et bien timbrée s'exclamant: "Ah! la couleur... Le bleu turquoise du bleu de la grotte de Capri, le vert aux profondeurs océanes, le rouge purpurin, couleur de vos lèvres"... Elle travaillait avec minutie, mais l'âme absente.

Avec effroi, Hervé observait tous ses jeux de physionomie, même les plus fugitifs. A quoi, à qui pensait-elle? Quelles réflexions alimentaient sa méditation.

Il voyait se lever, devant lui, une femme nouvelle, autre que celle qu'il connaissait, dont la métamorphose l'effrayait et le désespérait. Il n'était plus sûr de lui ni d'elle, il brûlait de la prendre dans ses bras, de lui dire: "Je suis là, moi, revenez ici, ne m'abandonnez pas!" Mais n'osait.

Sous l'empire d'une idée fixe, Ariane, à chaque instant, s'évadait du bureau où il l'enfermait, franchissait les mers, s'éloignait un peu plus.

Il aurait pu épeler, dans l'esprit de sa fiancée, comme dans un livre ouvert, les pensées qui suivaient l'absent.

Plus d'une fois, il surprit sur son visage, les contractions d'une douleur angoissée. Dans ses grands yeux dilatés, il voyait passer comme les ondes d'une souffrance inconnue.

Un mois s'écoula ainsi. Hervé n'avait fait aucune allusion au bouleversement d'Ariane quand il lui avait appris la maladie de Patrice.

Mais elle sentait qu'il n'était plus tout à fait le même à son égard. Dans l'âme un peu fermée d'Hervé, elle présentait des mouvements encore confus qu'elle n'aurait pu définir où, cependant, elle commençait à soupçonner le contre-coup du sentiment qui emplissait sa propre vie. L'idée que cet homme de coeur, si haut, si généreux dont l'indulgence ou la pitié la couvrait qui, peut-être souffrait par elle, la tourmentait comme un remords.

Elle s'excusait ainsi: "Une fois rasurée sur la santé de Patrice, j'étoufferais dans mon coeur le sentiment passionné qu'il m'a inspiré, à son insu, je reviendrai tout à fait à Hervé et je ne songerai plus qu'à faire son bonheur". Elle était sincère, mais vivait dans un douloureux état de tension nerveuse. Ses nuits étaient atroces. Elle voyait Patrice mort.

Hervé, un beau matin, lui annonça: — Patrice est sauvé. Les médecins dépendent de lui.

La réaction fut trop forte. Tant de bonheur, après avoir désespéré. Elle s'évanouit.

Hervé contemplait, effrayé, son visage blême, ses yeux clos.

Cette douleur de jeune fille, révélatrice d'une âme à la fois si tendre, si pure et si fragile, éveilla de longs échos dans les parties blessées de son coeur. Il fut remué jusqu'au fond de lui-même. En même temps, l'instinct de conservation l'avertissait du danger.

DIAPHANE

par Louise Martin

La mode nous ramène des élégantes
au charme fragile et languissant.

Dans la note
(Photo: Harriet Hubbard Ayer)



Cette année, la mode s'inspire si ardemment de l'Empire, celui de Napoléon et de Joséphine, que le maquillage doit suivre et adopter un côté diaphane. On conseille de rougir légèrement les pommettes et le lobe des oreilles pour accompagner les poudres de tons délicats. Le rouge liquide s'étend très facilement. On le choisira de même ton que le rouge à lèvres.

Vous agrandirez vos yeux savamment, surtout le soir, où vous pourrez mettre un "shadow" vert si vos yeux sont verts, bruns ou pers, un "shadow" améthyste ou bleu si vos yeux sont bleus ou gris. Les grands soirs, vous porterez un "shadow" argent ou or, mais jamais le jour. On l'applique au coin externe de l'oeil. Un trait de crayon sera passé sur la paupière supérieure le long des cils.

"Elle ne doit pas revoir Patrice, songea-t-il. Et il va revenir. D'ailleurs, Ariane a besoin d'un changement d'air. J'en parlerai à Mme d'Arvance, dont les enfants sont au Maroc. Ils pourraient héberger Ariane quelque temps... Nous pourrions nous marier, là-bas, aux vacances de Pâques... Elle oubliera..."

Huit jours plus tard, après un échange de télégrammes entre Mme d'Arvance, son fils Lucien et sa bru Gilberte, une Ariane dolente s'envolait, à bord d'un Constellation d'Air-France, pour Casablanca.

CHAPITRE IX

Patrice entra en convalescence, émergeant des docteurs par la rapidité de sa guérison. Tout à fait rassurée, Mme Nicolas Croizeux revint à Paris, pendant que son fils s'attardait encore quelques semaines à New-York pour terminer ses achats de machines.

Pendant que Patrice délirait, livrant inconsciemment son secret et découvrant le fond de son cœur, Germaine avait fait une curieuse découverte : son fils était épris d'Ariane.

Elle avait encore dans l'oreille ses cris d'amour et de désespoir, prononcés avec l'accent étrange de quelqu'un qui parle dans la fièvre : "Ariane, ma chérie, je vous aime et je ne pourrai jamais vous le dire. Et, cependant, j'ai soif de vous, de votre tendresse, de votre présence. Jamais je ne me consolerais de vous avoir rencontrée trop tard..."

En temps ordinaire, Germaine, ambitieuse pour ses enfants, comme pour elle, et douée d'un grand sens pratique, eût poussé de hauts cris à l'idée de voir son fils épouser une jeune fille charmante, mais sans fortune. L'union de Patrice et de Denise Saint-Héral, riche héritière, lui eut paru plus souhaitable. Mais il fallait compter avec les caprices du cœur. C'est Ariane qu'aimait Patrice.

(Suite en page 30)

LÉGER CHANDAIL...

(Suite de la page 26)

ÉPAULE

Rabattre au début du rang suivant et à tous les 2 rangs, 10 m. une fois, et 9 m. 3 fois. Tric. 3½ po. avec les 14 m. qui restent. Rabattre.

BORDURE ET EMPIÈCEMENT DU DEVANT GAUCHE

Tricoter comme pour le côté droit, omettant les boutonnières.

BORDURE DES MANCHES

(En faire 2)

Avec les aiguilles no 13 et la couleur dominante et employant 2 brins de fil, monter 10 m. Continuer avec le fil double et tric. au point de jarrettière, glissant la 1ère m. au début de chaque rang. Tric. 11 po. — Rabattre.

POUR ASSEMBLER

Epingler chaque morceau séparément. Humecter et repasser. Faire un ourlet de 1 po. aux bords inférieurs des devants et du dos. Coudre la bordure et l'empiècement aux devants. Coudre les coutures du côté, de l'épaule et du haut de la manche. Unir les prolongements de la bordure et coudre à l'arrière de l'encolure. Unir les côtés étroits des bordures des manches, et coudre ces bordures au bord de l'emmanchure. Faire un point de boutonnière autour des boutonnières. Repasser les coutures. Coudre les boutons.



Photo non retouchée des mains de Mme Michyl Paul. La droite seule reçut le traitement Jergens.

(FABRICATION CANADIENNE)

Vous voyez la différence...

JERGENS PROTÈGE CONTRE LES DÉTERGENTS

La photo le prouve !

Cette photo non retouchée démontre vraiment que la Lotion Jergens agit.

447 femmes ont fait le test *

Elles se plongèrent les mains dans un détergent trois fois par jour et n'employèrent la Lotion Jergens que sur la main droite. En peu de jours leurs mains gauches devinrent rouges et rudes — leurs mains droites, traitées avec Jergens, étaient lisses et blanches. La photo le prouve.

Elle agit en profondeur !

Jergens pénètre jusqu'à la racine du mal. Elle ne « gante » pas la main d'un film graisseux. Voilà pourquoi elle est tellement plus efficace que toute autre lotion éprouvée. De plus, elle supprime les gerçures.

Riche, crémeuse, jamais collante !

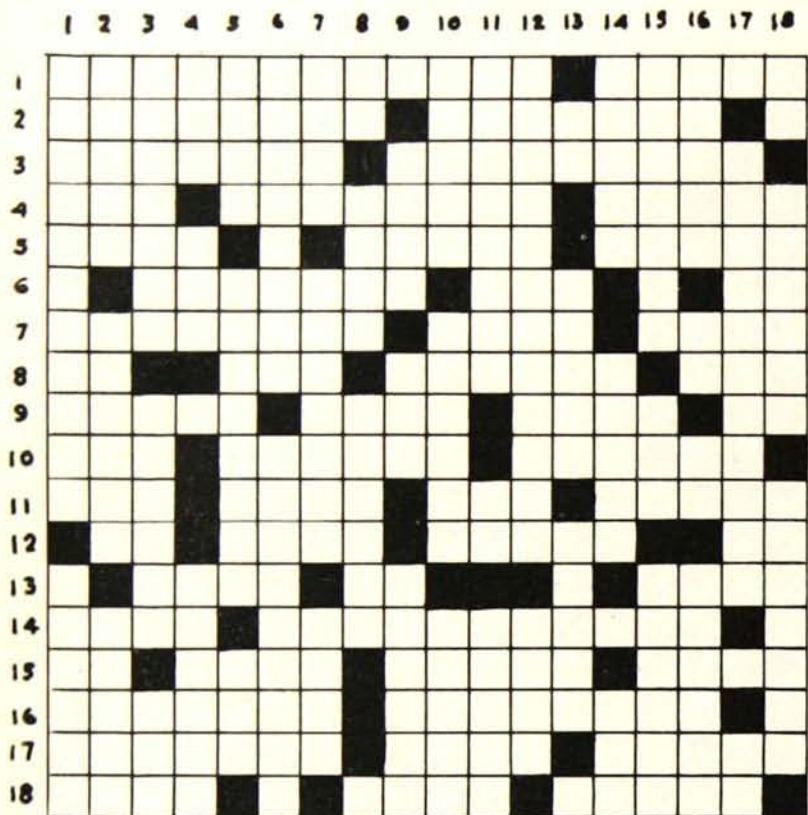
La Lotion Jergens est absorbée à l'instant — un vrai plaisir ! La plus vendue au monde, elle ne coûte toujours que de 0.15 à \$1.15.

*Dirigé par un laboratoire de recherches réputé des Etats-Unis.

Médecins et dermatologistes peuvent obtenir un résumé de ce rapport en écrivant à Andrew Jergens Co. Limited, Petto, Ontario.



Les mots croisés



HORizontalement

- 1—Faculté de se mouvoir. — Fils d'Hellen.
- 2—Drame musical sur un sujet religieux ou profane. — Nom donné sur la Méditerranée à un vent brûlant qui souffle du sud-est.
- 3—Personne qui emprunte souvent de l'argent. — Partie de la main entre les doigts et le poignet.
- 4—"Allez" en latin. — Chercheras à faire réussir. — Princesse qui possède de son chef un royaume.
- 5—Genre de légumineuses cécalpinées. — Se servent de. — Couchis de lascines.
- 6—Autrefois soldats, bons compagnons. — Cent onze. — Deux consonnes.
- 7—Vases un peu creux où l'on met les aliments liquides. — "Etang" moins une lettre. — Mot latin qui signifie "donc".
- 8—Adj. poss. — Art. simple. — Rivière de France. — Ville de Chaldée.
- 9—Substance aromatique. — En Tunisie, magistrat qui cumule les fonctions de juge. — Ville d'Allemagne. — Pr. personnel.
- 10—Mot servant à désigner une personne ou une chose. — Se dit d'une fleur dont les organes sexuels sont entourés de glumes. — Action de sécher, durée de cette action.
- 11—Enlève la vie. — Qui est au bon air. — Eau-de-vie obtenue par la fermentation de la canne à sucre. — Rivière de France.
- 12—Préposition. — Pièce de bois oblique reliant deux parties déjà assemblées. — Peurs subites, extrêmes. — Art. espagnol.
- 13—"Arrêt" moins une lettre. — Préposition. — Compartiment d'un meuble, d'un coffre.
- 14—Sorte de greffe obtenue en transportant d'un arbre sur l'autre une petite branche. — Sorte de toile de coton des Indes.
- 15—Symbole chimique du germanium. — Ancienne capitale de Laonnois. — Du verbe "aimer". — Genre de tissage.
- 16—Rustique. — Prénom masculin.
- 17—Peine que l'on prend pour faire une chose. — Poil long et rude. — Enlevées.
- 18—Montagne de l'ancienne Grèce. — Laisse, abandonne. — Oie sauvage, bernade.

Verticalement

- 1—Action de disposer par lots. — Terme musical indiquant qu'il faut lier sans interruption les notes d'un morceau.
- 2—"Pries" en latin. — Ville d'Italie. — Esclave noir, autrefois employé aux travaux des colonies.
- 3—Variété excellente de pommes rouges à très courte queue. — Dignité d'iman. — Homme très avare.
- 4—Enlève. — Point de départ de chaque chronologie particulière. — Porta en haut, retroussa.
- 5—Vin doux, qui n'a pas encore fermenté. — Qui est contraire à la loi. — Roi de Juda.

- 6—Sorte de lichen. — Motif conducteur ou caractéristique, thème revenant fréquemment dans une partition.
- 7—Adj. poss. — Général vendéen né à Paris. — Anneau de fer destiné à maintenir rapprochées les deux branches d'une tenaille.
- 8—Fille d'Inachos. — Enlève la vie. — Introduit.
- 9—Salle où mangent en commun les officiers. — Activité, entraînement. — Différence délicate entre choses du même genre.
- 10—Rivière de France. — Espace de gros canards du Nord. — Variété de poire grise.
- 11—Silicate naturel de titane. — 2 voyelles jumelles. — Contraire à la religion.
- 12—Système d'Eraste qui consiste à soumettre l'Eglise à l'Etat. — Genre d'oiseaux gallinacés originaires de la région indomalaise.
- 13—Particule du dialecte provençal. — Que nous apportons en naissant. — Vernis vitreux, opaque ou transparent.
- 14—Action de sortir de la bonne voie, de la règle. — Objet réservé pour des circonstances imprévues. — Agent politique de Louis XV.
- 15—Qui est de la nature de l'ocre. — Interjection. — Noms donnés familièrement aux bonnets de police.
- 16—Morceau, part de quelque chose. — Se suivent dans "rose". — Du verbe être. — Introduit.
- 17—Hommes exaltés qui expriment leurs passions par des gestes. — Terminaison d'infinifit.
- 18—Adjectif possessif. — Exposé à l'air pour sécher. — Nobles, sublimes.

SOLUTION DU MOIS PRÉCÉDENT



POUR L'AMOUR...

(Suite de la page 29)

Après tout, pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Ayant tellement tremblé pour lui, Germaine se sentait maintenant pleine d'indulgence et de compréhension. Elle eut donné Cendrillon en mariage à Patrice pour peu qu'il en manifestât le désir. Et Ariane était loin d'être Cendrillon. Sa puissance au travail, son courage et son intelligence valaient un capital. Elle serait une précieuse associée. A tout prendre ne valait-il pas mieux, pour eux tous, qu'Ariane épousât Patrice plutôt qu'Hervé ? Cette union serait beaucoup moins gênante par ses conséquences. Elle aurait peut-être même des avantages.

Germaine, qui ne s'embarrassait jamais de scrupules, décréta qu'Hervé devait renoncer à Ariane. Le bonheur de Patrice avant tout !

Ignorant qu'il avait livré son secret dans le délire, Patrice ne fit plus aucune allusion à Ariane. C'est en vain que sa mère essaya de lui faire avouer son amour. Il s'enferma dans une réserve cadennassée à triple verrou. Seule, sa mélancolie était révélatrice. Mais Germaine en savait assez. Patrice était désespéré. Cela ne pouvait continuer ainsi. Il ne reprendrait pas ses forces ni sa gaieté tant que le chagrin le minerait.

Germaine allait toujours droit au but. Elle n'eut aucune hésitation.

A la première occasion où elle se trouva seule avec son beau-frère, Germaine prit l'offensive. C'était dans le grand salon de l'appartement d'Hervé, sous le regard affectueux de Jeanne en robe de bal dans son cadre doré.

Elle attaqua :

— J'ai découvert que Patrice se mouait d'amour.

— Ah ! fit Hervé, dont le coeur s'arrêta de battre.

— Vous ne me demandez pas de qui il est épris ?

— Je pense que vous allez me le dire, fit-il avec calme, l'âme gonflée d'appréhension.

Germaine lança comme une bombe ce seul mot :

— Ariane !

Hervé ne parut pas aussi surpris qu'elle l'aurait cru. L'oeil mi-clos, il semblait plongé dans une sorte d'examen intérieur. Il s'interrogeait en toute bonne foi :

"C'est Ariane ! Ne l'ai-je pas su dès la première minute, depuis son départ ? Pourquoi ai-je essayé de me leurrer ? Cela ne devait-il pas finir ainsi ? Patrice n'est plus un enfant, comme je m'efforçais de le croire. Son sentiment est sérieux... Il aime de tout son coeur qui est déjà formé pour la douleur, il est malheureux... Mais, moi aussi, j'aime Ariane de toute mon âme. Pourquoi m'effacerais-je ? Pourquoi serais-ce à moi de me sacrifier ? Je n'ai plus que quelques années peut-être à vivre... Patrice a tout l'avenir devant lui, le souci de sa carrière, l'ambition, la réussite pour le consoler. Il oubliera Ariane, il aimera ailleurs..."

Avec une secousse de conscience, il sortit du tumulte de ses incertitudes, regarda Germaine en face et interrogea :

— Alors ?

Un instant, elle fut déconcertée. Hervé allait-il se cramponner ? Ce serait bien égoïste à lui. Place aux jeunes ! S'il aimait Patrice autant qu'il le prétendait c'était le moment de lui prouver son affection. Elle connaissait Hervé, sa nature scrupuleuse à l'excès, il serait lui-même le meilleur avocat de son rival.

— Alors, rien, dit-elle en baissant les yeux. J'ai cru devoir vous prévenir.

Et elle sortit avec majesté.

Resté seul, Hervé s'abandonna à une méditation sans gaieté. Une révolte le

soulevait. De quel droit voulait-on le déposséder de son bien le plus cher, de cette radieuse Ariane dont la présence l'avait rajeuni et lui avait redonné le goût de vivre, avec qui il envisageait un avenir de félicité ? Sur elle, il avait mis sa seconde jeunesse.

Son regard tomba sur le portrait de sa première femme, cette adorable Jeanne qui, pendant près de vingt ans, avait partagé son existence et l'avait rendu si heureux.

Il crut la voir aller et venir dans la pièce, déplaçant un bibelot, redressant la tige d'une fleur, d'un geste las et plein de grâce, il crut sentir, sur son front, l'effleurement d'un baiser. Et leurs voyages, la Tunisie, le Maroc, l'Algérie, le Liban... Quel enchantement... Certes, il avait eu sa part de bonheur et ce serait peut-être tenter le Destin que de vouloir retrouver les mêmes joies avec une toute jeune fille. Et ce Patrice qu'il aimait comme son fils, que Jeanne appréciait tant, accepterait-il de le voir souffrir à cause de lui ?...

Mais à l'idée de s'immoler, il se révoltait. Des arguments opposés lui venaient à l'esprit qu'il recueillait avec complaisance.

"Germaine, au fond, ne veut pas que je me remarie. Elle m'a déjà opposé Raoul de Saint-Héral; maintenant, c'est son fils... Germaine a dû exagérer. Rien ne prouve que Patrice soit aussi touché qu'elle le prétend. Peut-être a-t-il été troublé, un moment, par Ariane ? Elle est si belle, si rayonnante... Mais le voyage a dû déjà modifier son état d'esprit. Le cours de ses idées a certainement changé. Il va nous revenir guéri... Il se consolera vite... Il se réjouira de mon bonheur... Nous lui chercherons un brillant parti, Ariane et moi... Il sera heureux par ailleurs..."

Cet espoir le ragaiardit.

Patrice revint. Hervé s'attendait à revoir le jeune homme insouciant et gai. Il trouva un Patrice mûri, sérieux, au regard triste, qui ne prononça pas le nom d'Ariane et qui lui rendit compte, d'un ton morne, de ses démarches et des résultats obtenus.

La maladie était-elle seule responsable de cette transformation ? Physiquement, Patrice semblait en bonne santé. Seul le moral était atteint, Hervé l'observait. Un flot tumultueux de regrets, de tendresse et de pitié l'assailait.

Allait-il confesser son neveu ? Se résoudrait-il au sacrifice suprême ? Non, non ! Il ne pouvait lui abandonner Ariane. Il s'y refusait obstinément, il défendrait sa chance.

CHAPITRE X

Ariane avait trouvé le printemps au Maroc. Le bled se couvrait de fleurs : Coquelicots écarlates, plus rouges et éclatants qu'en France, soucis pareils à de petits soleils flamboyants, liserons mauves et roses, bourraches bleues, camomilles jaunes. Les amandiers, tous les arbres fruitiers étaient de gros bouquets de mariée. C'était une floraison étourdissante.

Dans les jardins, le jasmin et le géranium embaumaient. Les bougainvilliers violets drapaient somptueusement les murs blancs.

Le ciel si bleu, le soleil si brûlant, ces puissants arômes engourdissaient délicieusement la jeune fille. Elle se sentait comme anesthésiée. Elle vivait la minute présente, si douce, sans songer à l'avenir, sans se perdre dans les regrets du passé. Hervé, Patrice s'estompaient dans une sorte de brume grisâtre. Tous les liens étaient rompus. Lucien et Gilberte d'Arvance traitaient Ariane comme une soeur, s'ingéniant à la distraire et à la gêner. Les enfants étaient adorables et l'égayaient de leurs réflexions cocasses. Ariane pouvait se croire guérie.

Ce fut une parole de Gilberte qui imprudemment rouvrit la plaie.

— Tu visiteras bientôt, avec Hervé, tout le Maroc qui l'enchantera, dit-elle. Fez, la secrète, Meknès avec son passé Louis-quatorzien, Marrakesh la Rouge, sous les palmes, l'Atlas neigeux...

Tout à coup, Ariane songea : "C'est vrai, Hervé va venir me retrouver, c'est avec lui que je découvrirai la beauté de ce merveilleux pays..."

Et, dans un réveil soudain : "Mais je ne peux pas l'épouser, en aimant un autre... Ce serait malhonnête, déloyal... Je lui écrirai, je lui expliquerai... Il est bon, il comprendra..."

Le lendemain, cependant, ses hésitations la reprirent. Avait-elle le droit d'imposer à Hervé cette déception? Les phrases qu'elle avait préparées dans la nuit, elle en sentait, au jour, l'insuffisance ou la maladresse. Elle les repoussait, en arrangeait d'autres qui ne valaient pas mieux, jusqu'à sentir, à ce jeu décevant, les mots perdre leur sens et ses pensées se noyer en combinaisons folles.

Pouvait-elle écrire brutalement à Hervé :

"J'ai pour vous une grande affection filiale et je ne peux vous épouser."

Elle fit encore quelques brouillons et les déchira.

Mieux valait renoncer, pour l'instant. Les enfants absents, la maison était silencieuse.

Ariane s'installa au jardin, dans un hamac, avec un livre qu'elle n'ouvrit pas. Un parfum lourd et chaud montait, dans le soleil, avec le rythme d'une haleine.

Les heures coulaient, mystérieuses et lentes, dans le bruissement de la lumière, dans la fraîcheur des palmes retombantes et de l'eau murmurante, dans l'odeur grisante des oranges.

La brise faisait pleuvoir des milliers de fleurs, à chaque souffle du vent.

C'était, dans la lumière pâle, une chute de pétales diaphanes, presque impalpables, qui s'attardaient dans l'air, hésitaient, tremblaient comme des ailes de libellules, fleurissaient ses cheveux et formaient, sur le sol, un moelleux tapis.

C'était une féerie étourdissante d'odeurs suaves et de couleurs vives mais Ariane se sentait triste à mourir.

Elle ferma les paupières pour arrêter au bord des cils les larmes qui piquaient ses yeux.

Son cœur appelait désespérément : Patrice! Patrice! Patrice!

Deux mains fraîches se posèrent sur son front et une voix musicale, qu'elle eût reconnue entre mille, prononça son nom : Ariane.

Elle se jeta à bas du hamac, éperdue.

Comme si elle l'avait évoquée : Patrice se tenait devant elle.

— Vous! dit Ariane, exprimant par ce seul mot, dans son désarroi, tout en amour.

— Votre Patrice, dit-il, qui, à peine descendu de l'avion accourt vers vous.

Ses belles lèvres frémissaient de ce frémissement qui donnait à son visage une expression si passionnée.

— Un Patrice qui vous aime, dit-il avec ardeur, et qui vient vous demander d'être sa femme.

Elle se recula, déchirée :

— Oh! Patrice, nous ne pouvons pas nous n'avons pas le droit... Que dirait Hervé?

Un espoir brillait dans la profondeur de son âme, mais elle n'osait pas le regarder en face.

— C'est Hervé qui m'envoie et aussi votre marraine, Mme d'Arvence. C'est Hervé qui a deviné mon amour pour vous, quoique je le lui ai caché, c'est — Est-ce possible?

Hervé qui, dans sa générosité héroïque, renonce à vous, Ariane, parce qu'il nous aime plus que lui-même.

— Je dois vous dire de sa part : "Ariane, vous êtes libre. J'avais fait un beau rêve irréalisable. Je l'oublie... Ma nièce Ariane, votre bonheur et celui de Patrice me consoleraient de perdre un bonheur qui n'était pas pour moi. Cédez, sans remords, à votre cœur."

— Hervé a dit cela? Hervé me parle ainsi? Puis-je vraiment lui obéir?

— Vous devez accepter son sacrifice, Ariane, si, comme Hervé a cru le deviner, je ne vous suis pas indifférent.

— Oh! Patrice bien-aimé!

Une grande lumière s'était faite en elle. Elle respirait une atmosphère de rêve.

Il lui ouvrit les bras et elle s'abattit contre sa poitrine. Il la serra tendrement contre lui. Ses yeux bleus rayonnaient de promesses enivrantes. Leurs lèvres s'unirent dans un baiser sans fin.

Ariane n'en croyait pas son bonheur. Une joie délirante l'enveloppa. Comment pouvait-on être si heureux après avoir tant souffert?

— Mon amour! murmura Patrice en resserrant son étreinte.

Après la dure épreuve, victorieusement surmontée, ils voyaient s'ouvrir devant eux, un avenir de félicité, dans le travail et l'amour.

Le brûlant soleil, la splendeur immobile de l'air, les fleurs, les parfums, toute cette allégresse étalée du printemps, semblaient fêter leurs fiançailles.

FIN

Une année qui se distingue... 1883

En 1883, à l'occasion du premier Festival d'hiver de Montréal, on érigea un palais de glace magnifique.



Le Palais de Glace du Square Dominion à Montréal.

Peint pour la Collection Seagram par Lorne Bouchard, A.R.C.A.

Un whisky qui se distingue

Un autre événement digne de mention fut, en 1883, la mise sur le marché par Joseph E. Seagram, distillateur, du fameux rye whisky canadien Seagram's "83".

Depuis 1883, des générations de Canadiens ont apprécié la saveur particulière et le bouquet de cet excellent whisky et en ont fait leur favori en toute circonstance.

Dites Seagram's en toute confiance

Seagram's
"83"

Whisky canadien

Pour obtenir des reproductions de ce tableau, écrivez à Joseph E. Seagram & Sons, Ltd., Waterloo, Ontario.



Formats courant et géant



Voici la poudre à récurer la plus nouvelle, la plus fraîche

SEUL LE NETTOYEUR DUTCH À FRAÎCHEUR DE PIN ET À ACTION JAVELLISANTE BEADS-O-BLEACH APPORTE DANS VOTRE CUISINE L'ODEUR DU GRAND AIR !

Vous serez enchantée de l'action javellisante active de Beads-o'-Bleach du nettoyeur Dutch. Les taches des carreaux et de la porcelaine disparaissent, la graisse et la saleté s'en vont avec l'eau. Seul le Dutch à fraîcheur de pin donne ces résultats.

Il se rince facilement et tout redevient propre—éblouissant et hygiénique—gardant une odeur de grand air et de pin. Le travail est bien fait, puisqu'il est fait avec Dutch.

Pas de trous à percer—enlever le collant amovible

**AUCUN AUTRE NETTOYEUR
NE PEUT FAIRE DISPARAÎTRE
LES TACHES
COMME LE NETTOYEUR DUTCH**

PUREX CORPORATION, LTD.

♥ Aucun autre savon n'est aussi agréable à voir... aussi caressant que le pain ovale SweetHeart. Le savon SweetHeart est un autre produit de Purex Corporation, Ltd.



*ne coûte pas plus
qu'un savon ordinaire*